
Instruction privée et système scolaire public : une structure éducative emboîtée dans l'Allemagne luthérienne à l'époque moderne

Private education and public school system: an embedded educational structure in early modern Lutheran Germany

Jean-Luc Le Cam



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/3143>

DOI : 10.4000/histoire-education.3143

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 3 juin 2015

Pagination : 61-124

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Jean-Luc Le Cam, « Instruction privée et système scolaire public : une structure éducative emboîtée dans l'Allemagne luthérienne à l'époque moderne », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 143 | 2015, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/3143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.3143>

© Tous droits réservés

Instruction privée et système scolaire public : une structure éducative emboîtée dans l'Allemagne luthérienne à l'époque moderne

Jean-Luc Le Cam

Introduction

La question de la diffusion du préceptorat privé à l'époque moderne, et de son rapport avec les institutions d'éducation publique qui se multipliaient au même moment, est aussi intéressante que peu étudiée jusqu'ici, sans doute à cause de la difficulté à mobiliser des sources pertinentes en assez grand nombre. L'Allemagne luthérienne fait toutefois exception sur ce point grâce à ses corpus massifs de biographies contenues dans les sermons funèbres publiés. Ceci nous rappelle que ces pratiques éducatives prennent corps différemment dans les sociétés européennes en fonction de leurs caractéristiques culturelles, religieuses, de leurs systèmes scolaires, de leur organisation sociale et politique. C'est ce que nous allons étudier ici à travers un dossier de sources croisées particulièrement riche. Avant de décrire précisément les éléments de cette articulation entre enseignement privé et public, nous voudrions, dans cette large introduction, poser les termes de la problématique de la diffusion du préceptorat privé, présenter les sources et les méthodes de notre approche et commencer par une pesée globale.

Une mode envahissante et dangereuse ?

Konrad Hornejus (1590-1649)¹, professeur à l'université de Helmstedt, en Basse-Saxe, a rédigé en 1637, au nom de ses collègues et à la demande du duc Auguste le Jeune de Brunswick-Wolfenbüttel, un rapport d'expertise en vue de la réforme du système scolaire de la principauté. À la manière de l'époque, la page de titre en donnait déjà un aperçu du contenu : *Mûre et très raisonnable réflexion sur le système scolaire, dans laquelle il est exposé : 1. En quoi consiste une instruction bien faite, 2. Comment en poser les bases dans les écoles particulières, 3. Comment les écoles particulières sont tombées en déclin, 4. Comment les restaurer*². Parmi les divers maux responsables de la crise du système scolaire, il dénonçait vigoureusement la dernière mode qui, selon lui, consistait à faire éduquer ses enfants par un précepteur privé plutôt que par l'école publique. Si cet usage était compréhensible pour les familles trop éloignées d'une école latine urbaine et si l'on pouvait l'admettre à la rigueur pour de jeunes enfants, cela ne convenait absolument plus à l'âge adolescent. En bon logicien habitué à enseigner comment formuler des thèses de disputes, il n'énumérait pas moins de huit raisons pour lesquelles cet usage était nocif.

Elles forment un intéressant mélange d'analyse pertinente du système éducatif et de représentations proches du lieu commun, mais révélatrices des

1 Fils d'un pasteur de Brunswick, il est remarqué au début de ses études à Helmstedt pour ses talents d'helléniste par le grand humaniste Johannes Caselius (1533-1613), qui l'accueille chez lui et met sa bibliothèque à sa disposition. Après sa mort, il devient un des pensionnaires et disciples du logicien Cornelius Martini (1568-1621). Douze ans d'études lui procurent une excellente culture humaniste et des relations précieuses parmi les sommités, présentes et à venir, de l'université. Il exerce d'abord comme *Privadozent* dans de nombreuses disciplines en attendant un poste : éthique, logique, physique, métaphysique, géographie, politique, grec et hébreu. Il étudie aussi la théologie en s'inscrivant clairement dans le camp des « philippistes » (héritiers de Melanchthon), contre celui de l'orthodoxie luthérienne, ce qui faillit compromettre sa nomination comme professeur d'éthique en 1619. Fin 1621, il succède à son maître comme professeur de logique et compose dans cette discipline un manuel qui sera adopté par toutes les écoles du pays. Licencié en théologie, il passe entièrement dans cette faculté en 1629. Il y fut ensuite pendant vingt ans le soutien du théologien iréniste Georg Calixt dans ses combats contre les attaques des universités saxonnes, d'obédience orthodoxe. Il était idéalement placé, par sa large culture et par son positionnement dans le parti humaniste qui avait pris le pouvoir à Helmstedt dans les années 1630, pour conseiller le duc sur une réforme scolaire. Cf. Julius August Wagenmann, « Hornejus, Conrad », dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 13, 1881, p. 148-149 ; *Album Academiae Helmstadiensis*, t. Bd. I : Paul Zimmerman (éd.), *Album Academiae Juliae*, Abteilung 1: *Studenten, Professoren etc. der Universität Helmstedt von 1574-1636*, Hanovre, Selbstverlag der Historischen Kommission etc., 1926, p. 384-385.

2 Konrad Hornejus, *Reifliches und hochvernünftiges Bedenken über das Schulwesen*, Wolfenbüttel, Conrad Buno (éd.), impr. Johann Bijmarck, 1657, Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel : Pb 402 (2). Ce titre a peut-être été composé après coup par l'éditeur de cette impression posthume. Voir le contexte et l'analyse de ce document dans notre thèse (voir *infra* n. 6), p. 316-338. Nous traduisons tel quel le terme allemand *Partikularschulen* qui oppose en fait le système des écoles latines « secondaires » à l'enseignement universitaire considéré comme général.

conceptions du milieu enseignant et ecclésiastique. On peut les énumérer brièvement : 1) L'inégale voire la faible valeur de ces étudiants employés comme précepteurs qui cherchent ainsi surtout à assurer leur subsistance. Même les meilleurs d'entre eux n'ont pas étudié assez longtemps les arts libéraux pour encadrer des jeunes de 16 à 18 ans ; en cela, ils sont inférieurs à un recteur d'école publique. Comme ce sont souvent des théologiens ou des juristes, ils n'ont pratiqué des humanités que ce qui était strictement nécessaire à leurs études, alors qu'un bon maître passera toute sa vie sur ces disciplines. 2) Les autorités publiques ne réussissent déjà pas toujours, malgré les conseils éclairés de spécialistes de l'enseignement, à recruter de bons maîtres pour leurs écoles ; que dire alors de particuliers qui savent difficilement faire le départ entre la compétence et son apparence. 3) Les jeunes précepteurs ne sont pas aussi travailleurs que les hommes mûrs ; ils sont plus souvent buveurs et jouisseurs, et veulent être leur propre maître. Au contraire, les maîtres d'école publique sont sous la surveillance des autorités auxquelles ils doivent rendre des comptes. Ils doivent veiller à leur réputation car ils restent au même endroit, tandis qu'un précepteur gyrovague ne se soucie guère du résultat de son enseignement. 4) La piété qu'un maître doit donner en exemple à ses élèves est une qualité rare chez les jeunes gens. 5) L'enseignement public réunit plusieurs maîtres savants par école, tandis qu'une famille ne peut entretenir qu'un précepteur médiocre. 6) L'éducation privée est dommageable pour l'enseignement public. Elle prive celui-ci de nombre d'élèves et réduit donc les ressources de ses maîtres par la baisse de l'écologie et du revenu des cours privés. De ce fait, ce métier n'attire plus personne, à part peut-être les enfants de milieux modestes. La baisse de qualité des maîtres encourage encore plus le recours à l'éducation privée, de sorte qu'il n'y aura bientôt plus d'enseignement public. Et comme seuls les gens riches ont les moyens d'entretenir un précepteur, cela revient à exclure les sujets d'origine modeste des bienfaits de l'instruction. 7) Cette multitude de précepteurs privés détruit l'unité de contenu et de méthode de l'enseignement dans tout le pays. 8) L'enseignement privé n'est pas bien fondé par la tradition (« *nicht wohl hergebracht* »), et sans exemple dans les nations étrangères où prospèrent les études. Pour toutes ces raisons, il conclut 9) qu'il faut mettre une limite aux activités des précepteurs privés, sinon c'est tout le système d'enseignement qui périclitera. On trouve une condamnation analogue de l'éducation privée dans le discours tenu à la même époque par Johann Strube, recteur de l'école de Hanovre, à l'occasion d'une entrée en fonction solennelle de

nouveaux enseignants, et imprimé l'année suivante sur les presses de l'université de Rinteln pour être diffusé³. En fait, Hornejus se faisait l'interprète d'une opinion communément répandue parmi les responsables et les enseignants des écoles latines, mais elle avait ici un poids supplémentaire donné par l'autorité de l'université et le contexte d'une consultation officielle par le prince.

Il était donc d'usage, dès l'époque moderne, d'opposer éducation domestique et scolarisation institutionnelle, soit pour préférer un système public, contrôlé par les autorités, à l'anarchie et à la médiocre qualité, voire à l'hétérodoxie, de l'enseignement privé, soit au contraire, dans d'autres milieux, pour considérer le précepteur particulier comme seule solution éducative digne des élites, car accordant aux élèves toute l'attention qu'ils méritent tout en les préservant d'une promiscuité sociale avec le commun⁴. L'historiographie a pu d'ailleurs, en s'attachant essentiellement à quelques exemples brillants ou célèbres dans la littérature, laisser penser involontairement ou de manière implicite que l'usage du préceptorat était limité à cette infime frange supérieure de la société, en particulier nobiliaire⁵. Dans l'Allemagne luthérienne d'époque moderne observée ici, son usage est bien plus large.

Fondée sur une connaissance approfondie des systèmes et usages éducatifs de la Basse-Saxe et en particulier du Brunswick au XVII^e siècle⁶, notre thèse principale est qu'une part non négligeable de l'enseignement y était donnée

3 Johann Strube ou Strubius (1600-1635), *Dissertatio de oeconomia scholae Hannoveranae*, Rinteln, Petrus Lucii, Acad. typogr., 1635. Discours tenu le 4 des Nones de mai 1634, à l'occasion de l'introduction du prorecteur et du subrecteur de l'école. La condamnation de l'éducation privée se trouve p. 28; elle est moins développée que dans le rapport de Hornejus, mais l'ensemble dans lequel elle s'insère est aussi plus modeste.

4 Sur les sources antiques de ce débat, voir note 7. On n'a à ma connaissance pas de prise de position publique d'une telle opinion mais ceci est assez compréhensible dans des sociétés où les conceptions religieuses, sociales et politiques, dont l'entremêlement et la dynamique forment ce que les historiens allemands appellent le processus de confessionnalisation, privilégient la vision d'un ordre moral et religieux garanti par le contrôle public de l'autorité. C'est donc essentiellement une pratique sociale qui atteste cette conception que les élites développent pour leurs propres enfants, quand bien même elles ne l'explicitent pas ou tiennent même parfois des discours inverses. Ainsi ces mêmes universitaires, auteurs de cette réforme, sont tous grands consommateurs de ce système de préceptorat pour leurs propres enfants, voir plus loin, II.2.

5 C'est le cas de Ludwig Fertig, *Die Hofmeister. Ein Beitrag zur Geschichte des Lehrerstandes und der bürgerlichen Intelligenz*, Stuttgart, Wetzler, 1979, seul ouvrage entièrement dédié au sujet en Allemagne par un auteur qui vient de l'histoire de la littérature et s'est donc particulièrement fondé sur l'exemple de précepteurs ayant eux-mêmes accédé plus tard à la notoriété littéraire et ayant souvent servi les meilleures maisons.

6 Cf. Jean-Luc Le Cam, *La politique scolaire d'Auguste le Jeune de Brunswick-Wolfenbüttel et l'inspecteur Christoph Schrader 1635-1666/1680*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1996, 2 vol., 1061 p; et diverses contributions citées ci-dessous, *passim*.

en dehors des institutions publiques, et ce sous différentes modalités qu'il s'agit d'inventorier. De sa diffusion significative témoignent déjà la vigueur et le caractère exhaustif de la critique de l'expert Hornejus. Elle dépasse la discussion convenue sur les mérites respectifs de l'éducation privée et publique, souvent fondée sur les réflexions de Quintilien⁷, en développant un sentiment d'urgence. Elle ne se donnerait pas le ridicule de considérer le préceptorat comme menaçant le système public d'enseignement s'il s'agissait seulement des pratiques de quelques maisons nobiliaires ou patriciennes. Pour autant, et c'est la seconde thèse que nous voudrions développer, ces deux configurations d'éducation et d'enseignement n'étaient pas forcément conçues et pratiquées en termes d'opposition, comme le laisserait entendre la diatribe de l'universitaire. Si les formes d'instruction extra-publiques pouvaient certes parfois concurrencer l'institution scolaire, une analyse plus poussée suggère qu'elles contribuaient aussi par certains aspects, d'une part, à la compléter et à la renforcer sur le plan pédagogique, et d'autre part, à la soutenir dans son modèle économique.

Les sources

La difficulté de la vérification d'une telle thèse réside dans la rareté des sources adéquates. Par définition, l'activité d'enseignement privé ou domestique échappe largement au contrôle et au regard des autorités publiques et donc en principe à leurs archives. Il est toutefois des moyens indirects d'en apercevoir l'importance à travers quelques sources officielles. Dans l'espace considéré et notamment dans le duché de Brunswick-Wolfenbüttel, nous disposons à cet égard d'une conjonction de sources sur l'école particulièrement dense et favorable, où l'on peut glaner, même si cela ne représente qu'une minime partie de cette masse documentaire imposante, un certain nombre de témoignages intéressants sur des pratiques d'enseignement privé. Quelques sources normatives d'abord, comme ces règlements intérieurs qui cherchent à réguler les leçons privées des maîtres publics ou à discipliner l'activité des élèves des classes supérieures employés comme répétiteur chez leurs logeurs⁸. Mais on trouve aussi des allusions intéressantes à ces pratiques dans les très riches rapports de

7 Quintilien, *Institution oratoire*, livre 2, chap. 2 «L'éducation privée est-elle préférable à l'éducation publique?». Il conclut que non, mais il n'y a presque aucun point commun entre l'argumentation de Hornejus et celle de Quintilien. Il ne le cite d'ailleurs pas à sa rescousse.

8 Les références sont données ci-dessous n. 160, 177, 204.

l'inspecteur général Christoph Schrader⁹. Enfin différentes plaintes concernant la concurrence faite par des écoles clandestines, parmi lesquelles certaines se sont greffées sur l'activité d'un précepteur prenant plusieurs élèves, arrivent devant les autorités municipales ou le consistoire¹⁰.

Mais c'est bien sûr plutôt du côté des sources privées et des productions personnelles ou familiales qu'il faut se tourner pour trouver les informations les plus riches sur le plan qualitatif, permettant notamment de dessiner de l'intérieur cette pratique sociale. C'est le cas, en particulier des différents types d'écrits qu'on qualifie volontiers désormais « d'ego-documents »¹¹. Les mémoires véritables sont certes encore peu nombreux au XVII^e siècle, mais on peut élargir cette acception à une source sérielle particulière à la société luthérienne, elle-même issue dans la plupart des cas de notices biographiques personnelles ou fournies par la famille. Il s'agit de ce que l'on appelle par contraction les *Leichenpredigten* (sermons funèbres), mais qui sont en fait les biographies attachées aux oraisons funèbres publiées.

Les élites luthériennes allemandes avaient en effet coutume de faire éditer le sermon prononcé lors des funérailles d'un parent, accompagné d'annexes comprenant son *Curriculum vitae*, tel qu'il était rappelé lors du service funéraire¹². Au-delà de la généalogie, du *cursus honorum*, et de la piété du défunt,

9 Cette fonction a été créée à l'instigation de l'université de Helmstedt par le duc Auguste le Jeune de Brunswick Wolfenbüttel en 1648 et confiée au professeur de rhétorique de l'université, Christophe Schrader, né en 1601, professeur de 1635 à sa mort en 1680. Il était chargé de faire une tournée annuelle d'inspection des écoles latines et d'en remettre un rapport circonstancié aux ducs. On a conservé 16 ans de ces rapports de 1650 à 1666 (manque 1652) et un rapport de 1669. Sur cette institution, voir Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 476-622 et *Idem*, « L'inspection générale des écoles du Brunswick : une institution entre restauration et révolution (1648-1680) », dans Jean-François Condette (dir.), *Les personnels d'inspection. Contrôler, évaluer, conseiller les enseignants. Retour sur une histoire. France / Europe (XVII^e-XX^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017 (à paraître). Ces rapports sont déposés au *Niedersächsisches Landesarchiv* de Wolfenbüttel (NLA WO) et de Hanovre (NLA HA), sous les cotes suivantes [entre crochets, l'abréviation qui sera désormais utilisée dans les références infrapaginales, RS = Rapports Schrader] : NLA WO 14 Alt Fb. 1, Nr. 35 [RS1]; Nr. 36 [RS2]; Nr. 38 [RS3]; 45 Alt 1 [RS4]; NLA HA, Celle Br. 58, Nr. 965 [RS5].

10 Voir ci-dessous, n. 161-163.

11 Sur ces sources, aussi appelées écrits du for privé, et leur utilisation, nous renvoyons à la bibliographie citée en introduction de ce recueil. Sur leur application en histoire de l'éducation, et plus spécialement en Allemagne, cf. Juliane Jacobi, Jean-Luc Le Cam, Hans-Ulrich Musolf (dir.), *Vormoderne Bildungsgänge. Selbst- und Fremdbeschreibungen in der frühen Neuzeit*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 2010; et notamment, sur l'approche méthodologique de ces sources, Hans Rudolf Velten, « Die Konstruktion von Bildungswegen in frühen autobiografischen Texten (1450-1600): methodische Überlegungen aus literaturwissenschaftlicher Perspektive », *ibid.*, p. 43-61.

12 Sur le genre littéraire, voir Cornelia Niekus Moore, *Patterned Lives. The Lutheran Funeral Biography in Early Modern Germany*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2006. Sur les caractéristiques de la source

ces notices biographiques évoquent couramment les grandes lignes de son éducation, les écoles et les universités fréquentées, les grands maîtres entendus, les voyages d'études ou d'apprentissage. C'est un corpus massif d'environ 250 000 pièces¹³, dont les gisements les plus importants sont conservés précisément dans les bibliothèques de la région qui est au cœur de nos enquêtes, à Wolfenbüttel (62 000), Göttingen (11 400), Braunschweig (8 000), ou Hanovre, mais aussi en Saxe à Leipzig et en Hesse à Marbourg. Ils concernent toutefois des individus issus de toute l'Allemagne luthérienne, au-delà de la région du lieu de stockage, car ces collections avaient pour finalité initiale l'édification, mais ont dérivé ensuite comme tout collectionnisme vers la recherche de la diversité et de la rareté¹⁴. Cette documentation couvre essentiellement la période 1550-1750 avec un premier pic avant la guerre de Trente Ans, puis un apogée dans le second XVII^e siècle¹⁵.

Cette source éclaire les comportements des élites au sens le plus large, grandes ou petites : élites urbaines, marchandes ou artisanales, ecclésiastiques et enseignantes, nobiliaires, juristes et fonctionnaires princiers. Les hommes sont surreprésentés par rapport aux femmes, et leurs biographies en outre en général d'une bien meilleure qualité informative. Outre ces biais dans l'échantillonnage social, ces témoignages sont marqués naturellement par le contexte de leur publication, par la vision ecclésiastique, quelque peu providentialiste,

et sa diffusion Rudolf Lenz, *De mortuis nil nisi bene? Leichenpredigten als multidisziplinäre Quelle*, Sigmaringen, Thorbeck, 1990. Sur son utilisation en histoire de l'éducation, voir dans Rudolf Lenz (dir.), *Leichenpredigten als Quelle historischer Wissenschaften*, vol. 3, Marbourg, Schwartz, 1984, la contribution de Rainer A. Müller, «Gymnasial- und Hochschulwesen der Frühen Neuzeit in personalgeschichtlicher Sicht. Forschungsstand - Methodische Probleme - Quellen», p. 125-138; et celle de Ralph Berg, «Leichenpredigten und Bildungsverhalten. Einige Aspekte des Bildungsverhaltens ausgewählter sozialer Gruppen», *ibid.*, p. 139-162. Sven Tode, «Verkannte Quellen: Leichenpredigten als Analysegrundlage der Bildungs- und Sozialgeschichte» dans Hermann J. Selderhuis, Markus Wriedt (dir.), *Konfession, Migration und Elitenbildung. Studien zur Theologenausbildung des 16. Jahrhunderts*, Leiden, Brill, 2007, p. 209-230.

13 Le répertoire en ligne centralisé du Centre de recherche sur les écrits personnels de Marbourg compte à ce jour (juin 2016) 223 355 références, il est connu sous le nom de catalogue GESA (Gesamtkatalog deutschsprachiger Leichenpredigten). En ligne : <<http://www.personalschriften.de/datenbanken/gesa.html>>.

14 Notamment la fameuse collection que la comtesse de Stolberg-Stolberg avait amassée avec son chapelain, conservée depuis la fin de la guerre à Wolfenbüttel, cf. Jill Bepko, *Der erbauliche Tod - die Sammlung der Gräfin Sophie Eleonore zu Stolberg-Stolberg*, catalogue d'exposition, Bibliothèque Herzog August de Wolfenbüttel, 1995. Werner Arnswaldt, *Katalog der fürstlich Stolberg-Stolberg'schen Leichenpredigten-Sammlung*, 4 vol., Leipzig, Degener, 1927-1935.

15 Cf. Rudolf Lenz, «Vorkommen, Aufkommen und Verteilung der Leichenpredigten. Untersuchungen zu ihrer regionalen Distribution, zur zeitlichen Häufigkeit und zu Geschlecht, Stand und Beruf der Verstorbenen», dans Rudolf Lenz (dir.), *Studien zur deutschsprachigen Leichenpredigt der frühen Neuzeit*, Marbourg, 1981, p. 223-248, et Rudolf Lenz, *De mortuis...*, op. cit., graphique p. 18.

des rédacteurs finaux, par le filtre des convenances sociales qui veulent qu'on ne dise que du bien des morts, et par des attentions différenciées aux diverses activités du défunt. Mais elle laisse malgré tout passer, en les enrobant de justificatifs ou d'excuses, un certain nombre d'éléments d'information moins favorables au décédé ou moins conformes au type idéal, ne serait-ce que parce que ces textes étaient d'abord lus lors des funérailles et donc soumis à un certain contrôle social. Il faut considérer en outre que ce n'est pas sur l'éducation que portent le plus ces «ajustements». Moyennant une bonne lecture critique, ces biographies funèbres donnent donc des aperçus inégalés par ailleurs sur certains aspects que les autres sources négligent ou occultent¹⁶.

Méthode et approche globale

Notre méthode consiste à relever un certain nombre de généralités dans l'étude globale des comportements éducatifs menée à partir de certains corpus de sermons funèbres, puis à affiner leur apport par la présentation de quelques cas exemplaires bénéficiant de conjonctures documentaires plus favorables. On s'appuiera donc d'abord sur cinq enquêtes fondées sur ces sources, que nous avons réalisées ou dirigées, et qui serviront à éclairer le contexte et à fonder les généralités : une enquête sur la mutation des cursus éducatifs de la bourgeoisie marchande des villes du Brunswick au XVI^e siècle et sa conversion partielle aux études humanistes (138 individus)¹⁷ ; une étude des trajets éducatifs de 559 individus «associés» au conseil municipal («*ratsverwandt*») issus de diverses régions luthériennes (1550-1720)¹⁸ ; un travail sur les maîtres d'école latine fondé sur un corpus de 312 individus¹⁹ ; un autre sur une population

16 J'ai déjà discuté ces problèmes, cf. Jean-Luc Le Cam, «À la recherche de l'autodidaxie dans les sermons funèbres allemands (1550-1750)», dans Willem Frijhoff (dir.), *L'autodidaxie, Histoire de l'éducation* 70, 1996, p. 29-47, et *Idem*, «The funeral biographies as approach of the ideal of education of Lutheran German-speaking nobility: the example of Otto Magnus von Dönhoff (1665-1717)», dans les actes du colloque international de Moscou : *Ideal of Education among the European Nobilities (17th – Early 19th Century)*, Moscou, German Historical Institute Moscow, 26-27 septembre 2014, à paraître.

17 *Idem*, «Les élites du Brunswick face à l'humanisme», dans Klaus Malettke, Jürgen Voss (dir.), *Humanismus und höfisch-städtische Eliten im 16. Jahrhundert*, Bonn, Bouvier, 1989, p. 91-129.

18 *Idem*, «Reproduktion, Ausdifferenzierung, Seitenwege. Bildungsgänge in ratsverwandten Familien im Spiegel von Leichenpredigten (1520-1720)», dans Juliane Jacobi, Jean-Luc Le Cam, Hans-Ulrich Musolf (dir.), *Vormoderne Bildungsgänge. Selbst- und Fremdbeschreibungen in der frühen Neuzeit*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 2010, p. 149-168.

19 Bertrand Hardy, *Les maîtres d'école dans les biographies de sermons funèbres luthériens : professionnalisation en Allemagne au XVII^e siècle*, maîtrise d'histoire, université de Bretagne occidentale, Brest, 2001. Ce mémoire de maîtrise ainsi que les suivants ont été réalisés sous ma direction selon

ayant fait un voyage d'étude ou de cavalier et appartenant donc pour sa majorité aux élites nobiliaires ou patriciennes²⁰ ; une étude enfin de sermons funèbres consacrés à des enfants et des adolescents décédés avant l'âge l'adulte²¹ ; tout ceci complété par diverses biographies de pasteurs, enseignants d'écoles latines et d'universitaires rencontrés dans nos recherches, soit dans les sources originales, soit dans le répertoire de Roth²². Il n'est pas question, faute de place, de se servir ici, au-delà de quelques exemples illustratifs, du matériau individuel qui forme la base de ces enquêtes sérielles, mais simplement de rappeler quelques constantes de ces parcours éducatifs pris dans diverses catégories sociales et de resituer la place de l'éducation privée dans ces témoignages. Les renseignements se limitent d'ailleurs souvent pour les utilisateurs de l'enseignement privé à de rapides allusions tandis qu'ils peuvent se faire plus précis dans les biographies de ceux qui ont exercé ces fonctions comme enseignants. Nous prendrons en revanche plus fréquemment les exemples illustratifs de quelques familles, privilégiées en raison de la richesse des matériaux qu'on a conservés sur elles : en premier la famille du marchand Johann Cuno et l'éducation de ses deux fils Johannes (1630-1684) et Franz (1631-1695) dont le premier a laissé un très riche mémoire autobiographique et d'histoire familiale²³ ; celle du

une approche standardisée, les sources (copies du répertoire de F. Roth, voir ci-dessous n. 22), la méthodologie et le schéma de base de données ayant été fournis par moi-même sur le modèle de mes travaux antérieurs.

- 20 Ronan Tallec, *Le Kavalierstour dans les biographies de sermons funèbres : un marqueur social des élites protestantes allemandes au XVII^e siècle*, maîtrise d'histoire (dir. Jean-Luc Le Cam), 2 vol., université de Bretagne occidentale, Brest, 1999. Nous n'utilisons pas l'étude proprement dite dont le sujet est différent mais avons retravaillé un sous-ensemble de 201 nobles et patriciens urbains (sur 344 individus, soit 58 %) de la base de données collationnée à cette occasion.
- 21 Béatrice Luguern, *L'enfance dans les sermons funèbres luthériens allemands*, maîtrise d'histoire, université de Bretagne occidentale, Brest, 2001. Le critère de sélection étant ici l'âge au décès, cet échantillon de 309 individus constitue un panel des divers milieux sociaux, à ceci près que les familles devaient être suffisamment aisées pour consacrer la dépense d'un sermon funèbre publié pour un enfant. Au delà des nobles, on y trouve aussi de simples bourgeois, artisans, de nombreux membres du clergé et aussi des fonctionnaires.
- 22 Il s'agit des 10000 résumés exhaustifs du généalogiste Fritz Roth, *Restlose Auswertungen von Leichenpredigten und Personalschriften für genealogische und kulturhistorische Zwecke*, 10 t., Boppard am Rhein, chez l'auteur, 1959-1980. Ils seront cités selon la numérotation continue de l'auteur (de R1 à R10000, chaque millier constituant un tome).
- 23 Je remercie Benigna von Krusenstjern qui m'a signalé ce journal et permis d'en faire une copie. Il avait été édité très partiellement par Willi Koch (éd.), «Aus dem Tagebuch des Conrectors und nachmaligen Bürgermeisters Johann Cuno, Haldensleben (1630-1684)», *Jahresschrift des Kreismuseums Haldensleben* 3, 1962, p.32-45. Il a été publié depuis dans une petite édition dans une perspective d'histoire familiale par le pasteur Reiner Stephany (éd.), *Johannes Cuno: Nachricht von dem Geschlecht und Herkommen der Cunoen (1505-1684)*, Hamm, Wilke, 2008. Cité désormais comme *Nachricht*, avec la pagination originale du manuscrit indiquée aussi dans cette édition. Nous travaillons à la traduction

professeur Christoph Schrader (1601-1680), sur deux générations, la sienne et celle de ses 13 enfants, sur laquelle existe un riche dossier documentaire²⁴; plus accessoirement l'éducation de l'orphelin Joachim Justus Breithaupt (1658-1732), fils de pasteur et futur professeur de théologie à Halle, dans le cadre d'une fratrie solidaire, auteur également d'une autobiographie²⁵; et enfin celle de Ludolf von Münchhausen (1570-1640), membre de la noblesse seconde du comté de Schaumburg, entre Minden et Hanovre, qui a laissé un livre de raison, et de riches archives personnelles²⁶.

	Noblesse titrée	Patriciat urbain	Noblesse ordinaire	Moyenne
Précepteur, gouverneur ou tuteur	77,8 %	59,6 %	77,9 %	73,6 %
École allemande	0,0 %	8,5 %	5,5 %	6,0 %
École latine, collège	33,3 %	68,1 %	53,8 %	56,2 %
Université	33,3 %	72,3	75,2 %	72,6 %
Service militaire, de cour ou d'un noble	66,7 %	27,7 %	24,8 %	27,4 %

Tableau 1 : les constituants de l'éducation des élites nobiliaires luthériennes allemandes
mesurés en pourcentage à partir d'un échantillon de 201 *Leichenpredigten* (distribution non exclusive)

et au commentaire de cette source extraordinaire. Le programme funéraire universitaire publié pour son frère Franz, devenu marchand et bourgmestre à Helmstedt, a été conservé : *Programma In Funere Viri Amplicissimi & Prudentissimi Dn. Francisci Cunonis, Reip. Helmstadiensis Consulis Senioris, bene meriti & pie defuncti* : In Academia Iulia P.P. d. XIV Iulii MDCXCV, Helmestadij[i], Hammius, 1695. Il contient des annotations intéressantes sur les apports de son frère étudiant à l'autodidaxie de son cadet.

- 24 Cf. Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 125-136, 200-211. Voir son propre *Leichenpredigt* : Andreas Fröling, *Unsers Heylandes Inbrünstiges Verlangen umb die Gläubigen in seiner Herrlichkeit bey sich zu haben/ Aus Joh. XVII, 24.: Bey Volckreicher ansehnlicher Leichbestattung Des ... Herrn Christophori Schraderi*, Helmstedt, Lüderwald, 1681. Nous avons retrouvé aussi celui de sa fille Margareth et du précepteur de ses enfants (cf. *infra* n. 45, 85) et avons collationné toute sa correspondance dont nous préparons l'édition.
- 25 *Des seligen Herrn Abt Breithaupts eigenhändig aufgesetzter Lebens=Lauf*, in Gotthilf August Francke, *Das gesegnete Gedächtniß Des [...] Herrn Joachim Just Breithaupts*, Halle, 1736. Republié dans Andreas Lindner, Reimar Lindauer-Huber (dir.), *Joachim Justus Breithaupt (1658-1732). Aspekte von Leben, Wirken und Werk im Kontext*, Stuttgart, Steiner, 2011, p. 23-63. Cité ensuite comme Breithaupt, *Lebens=Lauf*, avec la pagination de cette dernière édition. Voir notre exploitation de ce document relié au contexte : Jean-Luc Le Cam, « Breithaupt als Schüler Christoph Schraders und des Helmstedter Späthumanismus », dans Andreas Lindner (dir.), *ibid.*, p. 65-99.
- 26 Cet ensemble documentaire a été exploité dans une thèse originale par l'actuel directeur des archives de Basse-Saxe à Wolfenbüttel, Brage Bei der Wieden, *Außenwelt und Anschauungen Ludolf von Münchhausens (1570-1640)*, Hannover, Verlag Hahnsche Buchhandlung Hannover, 1993. Voir notre compte-rendu dans *Francia*, vol. 23, n°2, 1996, p. 263-266.

Les différents corpus mobilisés confirment que le préceptorat privé est un constituant habituel sinon obligé de l'éducation des véritables élites, en particulier nobiliaires ou de celles qui cherchent à les imiter. Le tableau 1, présentant les différentes composantes éducatives d'un échantillon de nobles et de patriciens ayant fait un voyage d'étude, indique que 78 % de ces nobles, qu'ils soient de la haute ou plus basse noblesse, et 60 % des patriciens urbains, ont eu un ou plusieurs précepteurs particuliers, selon leur biographie funéraire, ce qui constitue donc un minimum. Les seules exceptions avérées dans cette enquête concernent une noblesse totalement appauvrie dont les enfants fréquentent assez tôt l'école, sans qu'on sache toutefois s'ils n'ont pas au moins des répétiteurs.

À l'autre extrémité sociale de nos corpus, cette proportion tombe à 16 % pour l'échantillon d'individus devenus enseignants, provenant de différents milieux, mais dont la partie supérieure se trouve plutôt dans le clergé et l'administration, la base provenant d'une bourgeoisie parfois modeste²⁷. L'enquête exploitant les biographies d'enfants morts avant l'âge adulte se situe dans une moyenne intermédiaire avec 31 % du sous-ensemble des *Leichenpredigten* qui donnent des détails sur l'éducation. On y remarque cependant une surreprésentation des nobles et des filles, deux catégories qui fréquentent moins que d'autres les institutions d'enseignement extérieures à la famille²⁸. Ceci approche les proportions de notre enquête sur l'éducation des membres des conseils municipaux : on y relève un pourcentage moyen de 26 % de précepteurs privés dont 3 % ont même le titre de *Hofmeister*²⁹, mais il faut souligner que ce pourcentage varie assez fortement pour ces générations nées entre 1510 et 1709. Il passe de 7,5 % dans la période 1510-1569 à un maximum de 41,6 % pour la période 1610-1639, qui correspond à la guerre de Trente Ans, pour retomber ensuite à 32,3 %³⁰. Nous y reviendrons en conclusion.

27 Calculée par nos soins sur la base de données, cette statistique ne figure pas dans le mémoire. Sur 26 origines sociales identifiées, l'échantillon comporte 44 % de fils de bourgeois, 26 % issus des différentes administrations, le reste (30 %) provenant du clergé et du milieu enseignant. Précisons que ces enseignants ont pour une partie non négligeable d'entre eux terminé leur carrière comme pasteurs après une première carrière plus ou moins longue au service de l'école.

28 Cf. *supra* n. 21. Seule une centaine de sermons funèbres dans cette enquête font des allusions explicites à l'éducation qui soient exploitables.

29 Ce qui est plus relevé que *Hauslehrer* (précepteur domestique) et peut être parfois traduit par gouverneur. Il s'agit de membres du patriciat urbain, ces très vieilles familles des oligarchies marchandes gouvernant les villes libres de droit ou de fait, qui se considèrent comme une noblesse urbaine. Dans les familles princières, on distingue *Hofmeister* et *Präzeptor*; ici il s'agit d'un personnage qui cumule d'une certaine façon les deux fonctions de gouverneur et d'enseignant.

30 Jean-Luc Le Cam, «Bildungsgänge ...», art. cit., p. 157-158.

	1510-1569	1570-1589	1590-1609	1610-1639	1640-1709	Total ou moyenne
<i>N</i>	106	111	157	120	65	559
Leçons privées	0,9 %	0,0 %	1,3 %	1,7 %	0,0 %	0,9 %
Précepteur	6,6 %	18,0	26,1 %	35,8 %	27,7 %	23,1 %
Gouverneur	0,9 %	0,9 %	3,8 %	5,8 %	4,6 %	3,2 %
Aucune mention	91,5 %	81,1 %	69,4 %	58,3 %	67,7 %	73,3 %

Tableau 2 : l'enseignement privé et domestique des futurs membres de conseils municipaux

Les chiffres en gras sont ceux qu'un test statistique d'écart à l'indépendance, fondé sur le Chi2, révèle comme particulièrement significatifs. Ils correspondent généralement aussi à un fort écart à la moyenne.

Le fait que l'éducation privée soit inégalement répartie socialement et que les élites les plus huppées privilégient ce type d'enseignement ne constitue évidemment pas une découverte³¹. C'est pourquoi il nous semble plus intéressant de nous concentrer dans les développements qui vont suivre sur les pratiques des milieux plus ordinaires, dont on sait qu'ils fréquentent majoritairement les institutions d'enseignement public, notamment l'école latine : membres du clergé, enseignants, fonctionnaires, marchands et artisans associés au gouvernement municipal. Cette « classe moyenne » de cadres instruits de la société constitue un milieu témoin plus significatif des évolutions du rapport entre éducation publique et privée et de la diffusion élargie de cette dernière. C'est aussi numériquement la plus développée des élites fréquentant l'école latine et l'université. Ceci nous permettra de porter, en même temps, une attention particulière aux formes intermédiaires et aux combinaisons de l'éducation privée avec le service rendu par les institutions publiques.

Et puisqu'il s'agit de soupeser le poids de l'éducation privée et domestique, il nous semble indispensable dans un premier temps de présenter le cadre et support de cette action, c'est-à-dire la « maisonnée » comme structure porteuse fondamentale de l'éducation ; dans un second temps, nous montrerons la variété des dispositifs d'éducation disponibles en dressant une typologie des acteurs, des outils et des auxiliaires au service du fonctionnement éducatif de la maisonnée ; enfin nous envisagerons les rapports entre école publique et enseignement privé en insistant plus particulièrement sur leur imbrication mutuelle.

31 C'est la raison pour laquelle nous n'exploiterons pas en détail ici le corpus de nobles et patriciens pratiquant le *Kavalierstour*. Nous nous contenterons de montrer comment cet usage se combine dans certains cas avec la fréquentation de l'école latine et de l'université, voir *infra* II.3.

I. La maisonnée comme structure porteuse fondamentale de l'éducation

1. Maisonnée et autorité paternelle

Le concept de «maisonnée» ou «maison totale» (*ganzes Haus*), développé par certains historiens allemands pour décrire la cellule de base du système économique et social de l'Ancien Régime, peut aider à comprendre comment ce système éducatif pouvait fonctionner³². La «maisonnée» est à la fois une structure sociale, une unité économique et un foyer religieux et culturel qui regroupe le capital (maison et richesses mobilières d'un foyer) et les personnels (femmes, enfants, parents plus ou moins éloignés, domestiques, employés) qui l'habitent, sous la puissance d'un *pater familias*. On l'assimile souvent à l'exploitation rurale ou artisanale traditionnelle, mais le concept peut s'étendre à d'autres types d'activités professionnelles. Par exemple les professeurs d'université tiennent chez eux une véritable entreprise d'enseignement privée, souvent combinée à la fonction d'hostellerie universitaire, hébergeant jusqu'à une douzaine d'étudiants moyennant finance, dans des maisons tout à fait comparables par leur taille à une bonne maison de commerce ou de métier urbain³³. Même le presbytère protestant (*Pfarrhaus*), annexé à l'église qui lui sert pour ainsi dire d'atelier, abritant une vaste famille dont les membres, notamment la femme du pasteur, sont aussi impliqués dans la vie de la paroisse, pourrait être rattaché par certains aspects à ce modèle³⁴.

32 Irmintraut Richarz, «Das ökonomisch autarke „Ganze Haus“ - eine Legende?» dans Trude Ehlert (dir.), *Haushalt und Familie in Mittelalter und früher Neuzeit*, Sigmaringen, Thorbecke, 1991, p. 269-279. Werner Trossbach, «Das „ganze Haus“ : Basiskategorie für das Verständnis der ländlichen Gesellschaft deutscher Territorien in der Frühen Neuzeit?», *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, n° 129, 1993, p. 277-314. Otto Brunner, «Das „ganze Haus“ und die alteuropäische „Ökonomik“», dans Ferdinand Oetzer (dir.), *Familie und Gesellschaft*, Tübingen, Mohr, 1996, p. 23-56.

33 Nous en donnons des exemples et une analyse détaillée à propos de l'université de Helmstedt, ainsi que la bibliographie afférente dans Jean-Luc Le Cam, «Le poids de l'université dans la (petite) ville : un paradigme allemand. L'exemple de Helmstedt 1576-1810», dans Thierry Amalou, Boris Noguès, (dir.), *Les universités dans la ville à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 101-156, en part. p. 131-134 et 142-146. Voir aussi le très bon livre d'Elisabeth Harding, *Der Gelehrte im Haus: Ehe, Familie und Haushalt in der Standeskultur der frühneuzeitlichen Universität Helmstedt*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014.

34 Le terme de *Pfarrhaus* a les deux sens, de maison et de famille. Il a fait l'objet d'une riche tradition d'études sociales et culturelles, voir entre autres Martin Greiffenhagen (dir.), *Das evangelische Pfarrhaus: eine Kultur- und Sozialgeschichte*, Stuttgart, Kreuz-Verlag, 2^{de} éd., 1991. Luise Schorn-Schütte, Walter Spahn, *Evangelische Pfarrer : zur sozialen und politischen Rolle einer bürgerlichen Gruppe in der deutschen Gesellschaft des 18. bis 20. Jahrhunderts*, Stuttgart etc., Kohlhammer,

La maisonnée est soumise, dans cette société traditionnelle, à l'autorité incontestée du père, même si la mère tient naturellement aussi sa part dans la première enfance. En dehors de son rôle éventuel dans les premiers apprentissages, elle ne conquiert un rôle de premier plan qu'en cas de décès ou de longues absences du père. La biographie de Johannes Cuno le montre de façon éclatante : ce n'est qu'après la mort du père, battu par des soldats pendant la guerre de Trente Ans, qu'on voit dans le récit apparaître la mère, jusque-là absente, et ses décisions pour subvenir tant bien que mal à l'éducation de ses deux garçons. Mais on remarque qu'elle s'empresse de les confier à la surveillance d'un oncle, lui-même recteur d'école latine à Brunswick³⁵. En effet, les veuves apparaissent assez souvent dans les biographies de sermons funèbres comme cherchant dans les branches collatérales voire auprès d'un fils aîné une aide pour la direction ou la surveillance de l'éducation de leurs enfants³⁶. On verra ci-dessous que dans la biographie de Breithaupt, l'éducation du jeune orphelin de père passe sous la responsabilité de l'aîné de la fratrie, alors que la mère est bien toujours présente³⁷.

Sinon donc, l'éducation domestique suit le cordeau de l'autorité paternelle, qui exerce à cette époque une forme de toute puissance. Elle ne s'exprime certes que de façon feutrée dans les biographies forcément résumées de sermons funèbres, par exemple à travers certaines expressions consacrées marquant les tournants du curriculum : « son père lui commanda », « ses parents le rappelèrent à la maison... »³⁸. Mais Johannes Cuno en donne des témoignages bien plus vigoureux et pittoresques dans ses mémoires, alors qu'il voue pourtant à ce père, trop tôt disparu, un amour et une piété filiale incontestables.

« [Il avait convenu avec le précepteur], qu'il nous donnerait à chaque fois que nous saurions nos leçons un petit laissez-passer en papier que notre père avait dessiné et lui avait remis, que nous devions présenter lors des repas. Si nous

1997. Oliver Janz, « Le presbytère protestant », dans Étienne François, Hagen Schulze (dir.), *Mémoires allemandes*, Paris, Gallimard, 2007, p. 457-479. Christine Eichel, *Das deutsche Pfarrhaus: Hort des Geistes und der Macht*, Cologne, Quadriga-Verl., 2012.

35 Cuno, *Nachricht...*, op. cit., p. 45-48.

36 Jean-Luc Le Cam, « Bildungsgänge ... », art. cit., p. 164-165.

37 Elle ne meurt qu'à l'âge de 82 ans en 1704. Son fils lui dédie même un petit monument de papier « enfantin » alors qu'il a déjà 46 ans : *Kindliches Denckmahl/ Welches Der in Gott Seeltigen Fr. Anna Engel Breithaupten/ gebuhrner Trostin/ Seiner Theur-verdienten Fr. Mutter/ zu Dero Hinterlassener sämbtlichen Angehörigen ... erbaulichen Nachricht/ durch diese und beygefügte Gedächtniß-Schriften/ aus Kind-schuldigster Danckbarkeit stiftet Joachim Just Breithaupt, Halle, [Waisenhaus], 1704.*

38 Jean-Luc Le Cam, « Bildungsgänge ... », art. cit., p. 163-164.

ne pouvions le produire, nous n'étions point admis à la table mais nous devons pendant ce temps-là apprendre nos leçons ou nous devons retourner affamés à l'école. Il avait l'habitude de dire souvent ces proverbes : "La faim est une épée des plus pointues", et "Qui ne travaille pas, n'a pas non plus à manger".³⁹ »

« [...] Nous devons tous les jours faire une page d'écriture [sous l'autorité du maître écrivain] et à chaque fois mettre la date en bas. C'était exigé en particulier lorsque notre père était en voyage car il pouvait vérifier lors de son retour si nous avions fait notre devoir quotidien. Celui qui se comportait bien recevait à Noël des vêtements, des livres, de l'argent ou autre chose. Mais celui qui ne se comportait pas bien, à celui-là il apportait le bâton des vachers et porchers qui habitaient à côté. Et après avoir accroché au cou du paresseux le bâton et lui avoir mis le fouet en main, il le jetait ensuite à la porte et ne le laissait rentrer que s'il promettait fermement de s'amender »⁴⁰.

Le caractère profondément révélateur de ce récit mérite qu'on s'y arrête pour en analyser les attendus et les implications. Certes, cette pédagogie est autoritaire mais elle sait aussi, comme dans une véritable classe, s'appuyer sur l'exemple donné par autrui, en bien ou en mal, et de l'émulation dans la fratrie, ici constituée des deux frères Johannes et Frantz, en jouant sur les contrastes et la comparaison entre les deux enfants. D'autre part la manifestation d'une autorité sévère n'est pas pour autant synonyme de punition corporelle, contrairement aux clichés répandus dès l'époque, notamment par l'iconographie. Le ressort de la punition n'est pas ici la mortification de la chair, mais l'humiliation et la dégradation sociale. La honte d'avoir fauté est d'autant plus grande qu'elle est volontairement dénoncée par le père en dehors de la famille au sens étroit, devant les domestiques et les étrangers à la maison. Et dans une inversion paradoxale, l'enfant reçoit le fouet et le bâton non pas pour en subir la morsure physique mais pour les porter comme les stigmates d'une condition inférieure et souvent illettrée, celle du vacher. Hasard ou reprise d'un lieu topique ? Dans ces années-là, les écrits sur l'éducation comparent couramment le maître d'école au vacher ou berger, pour déplorer que celui-là soit moins payé pour instruire des enfants que celui-ci pour s'occuper de bêtes sans entendement⁴¹. L'exclusion momentanée de la maison est aussi une symbolique

39 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 15.

40 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 20.

41 Cf. ce thème dans le préambule de l'ordonnance scolaire du Brunswick de 1651, Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, *op. cit.*, p. 372-373. Celle-ci réitère l'obligation scolaire proclamée en 1647 et précise que tous les villageois devront, qu'ils aient un enfant non, contribuer au salaire du maître au même niveau qu'ils contribuent pour le vacher ou porcher commun. On a la trace de négociations pour obtenir ce résultat dans le Harz, Lettre du Surintendant général Julius Sattler à MM. Henricus

puissante. Pour continuer à faire partie de la maisonnée, il faut le mériter par son travail zélé d'écolier. Enfin, la punition est d'autant plus efficace qu'elle frappe seulement un individu dans la fratrie, l'humiliant devant le reste de la famille, montrant au frère qui y échappe ce qui l'attend en cas de semblable négligence ou bien même le distinguant encore plus pour ses efforts par le symétrique dans la récompense.

Au-delà de la punition et de l'admonestation, ou à l'inverse de la simple récompense, la flatterie et le jeu ont aussi cours dans l'éducation familiale des Cuno, comme le montre cet exemple touchant, sur lequel l'autobiographie conclut à la grande bonté et aux meilleures intentions qui présidaient à cette éducation autoritaire :

« Le père et notre précepteur, qui était en fait un écolier [de l'école latine], nous apprenaient aux alentours de Noël quelques chants de Noël [...] à jouer au violon. Lorsque nous les savions, nous devions aller le soir avec notre pédagogue (que l'on a l'habitude d'appeler sinon en général un élève) chez M. le Lieutenant Müsing et M. Christophe Baumgarten faire de la musique autant que nous pouvions. Et nous étions là-dessus récompensés par quelques thalers, comme si nous avions fait quelque chose de particulier, et nous rentrions tout réjouis à la maison où nous montrions l'argent au père en le priant de le conserver. Cependant notre père avait convenu de cela avec ses bons amis et leur rendait cet argent en cachette. À cela, on peut voir qu'il ne nous a pas simplement voulu conduire à la vertu par la contrainte et la dure et sévère punition mais aussi par l'amour et les récompenses, et qu'il a mis tout son zèle à inculquer quelque chose de bon à ses enfants comme il convient à un père pieux⁴².

Ce récit, comme d'autres passages de la biographie des Cuno, confirme la variété des moyens pédagogiques et psychologiques employés par la famille au service de l'éducation de sa progéniture, à commencer par son éducation religieuse⁴³.

Dans la famille du spécialiste de l'éducation qu'est le professeur d'université et inspecteur général des écoles Christoph Schrader, la direction de l'éduca-

Schilling et Georg Tappius, surintendants spéciaux de Seesen et Harzburg, le 30 janvier 1656. NLA WO, 14 Alt Fb. 3, Nr. 37, fol. 13r-14r.

42 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 24-26.

43 Il relate aussi comment le père utilisait pour les exhorter un diptyque qu'on trouvait communément sur les abécédaires et qui représentait sur une page un homme savant, bien habillé, se tenant près d'une table remplie de livres et de vaisselle d'argent, image sous laquelle on pouvait lire : « La contrainte du temps et l'enseignement zélé m'ont conduit à de grands honneurs », tandis que sur l'autre page figurait un batteur aux vêtements en lambeaux avec son fléau, à côté duquel un charron et un messager à cheval passent devant un gibet et une roue, avec en dessous le message rimé : « Je jette l'ABC sous le banc et je reste toute ma vie un paysan ». De même il mettait autour du cou une chaîne en argent à celui qui avait bien travaillé en disant : « les docteurs ont une chaîne d'argent au cou », *ibid.*, p. 20.

tion des 12 enfants survivants (sur 13 naissances !) est évidemment aussi une affaire essentielle⁴⁴. Les filles reçoivent également, avec les aménagements habituels à leur sexe, cette sollicitude puisque c'est à propos de l'éducation de leur fille Margareth, décédée en 1680, qu'est proféré en chaire ce jugement extrêmement laudatif :

« Il n'est pas besoin de grand discours pour dire à quel point ses parents ont élevé cet enfant très soigneusement dès le premier âge, étant donné que la qualité de l'éducation des enfants chez les Schrader était célèbre non seulement dans la ville mais dans tout le pays. Selon le proverbe commun qui dit : "Petits enfants, petits soucis ; grands enfants, grands soucis", ces parents ont pratiqué l'inverse dans l'éducation de leurs enfants. Ils ont appliqué aux petits enfants de grands soucis afin de ne plus en avoir que des petits lorsque ceux-ci seraient grands, vœu qui a été, Dieu soit loué, accompli »⁴⁵.

Il est clair que, pour l'auteur de ce discours, ce sont les parents dans le cadre familial qui ont la responsabilité de cette éducation, bien avant toute institution extérieure.

2. Église domestique et instruction familiale

Beaucoup de biographies de sermons funèbres insistent en effet sur la part personnelle que prennent les parents dans l'éducation religieuse de leurs enfants. À propos du jeune Johann Preller, fils d'un pharmacien de Poméranie, né en 1633, décédé précocement en 1637, le prédicateur la présente comme une part égale et symétrique à l'alimentation matérielle du corps : « déjà avec le lait maternel, lui avait été versé le lait plus pur, et doux comme le miel, de l'Évangile »⁴⁶. C'est évidemment un *topos* dans une telle littérature d'édification, mais il est largement confirmé par les autobiographies ou livres de raison familiaux et il prend corps parfois de façon plus originale à travers des tentatives de quantification du savoir ainsi accumulé. Les *Leichenpredigten* consacrés à des enfants s'efforcent en effet de faire valoir autant que possible la précocité et l'étendue de ce savoir religieux enfantin⁴⁷. Certains de ces enfants font l'orgueil de leurs parents par leur capacité à restituer par cœur un corpus de textes religieux

44 Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 201-211.

45 Andreas Fröling, *Tröstliche Abbildung Der Liebe Gottes : Auß den Worten Jerem. XXXI. vol. 3. Bey trauriger Leichbestattung Der ... Fr. Margarethen Schraderin ... Vorgestellet*, Helmstedt, Müller, 1680, p. 21v.

46 Roth, R4513: « schon mit der Muttermilch wurde ihm die lautere Milch des honigsüßen Evangeliums eingeflößt ».

47 Cf. Béatrice Luguern, *L'enfance...*, op. cit., p. 24-29.

impressionnant : Eric Limburg, fils d'un fonctionnaire des domaines lui-même originaire d'une famille patricienne de Hanovre, mort à 12 ans, «connaissait bien le catéchisme en langue allemande et latine, savait plus de 300 versets de l'Ancien et du Nouveau Testament, parmi lesquels des chapitres entiers du Siracide, et pouvait réciter sans aucune hésitation dans les 40 psaumes»⁴⁸. Les filles aussi savent en remonter : Maria Catharina Stryke connaît quant à elle 118 psaumes à l'âge de huit ans⁴⁹; et Éléonore Justine Krause morte à l'âge de sept ans en 1655, «savait par cœur le catéchisme de Luther, 46 psaumes choisis, les Évangiles et la plupart des épîtres avec les plus élégants des versets essentiels de l'Écriture Sainte, plein de belles prières et d'hymnes religieux. Le matin et le soir, avant et après le repas, elle accomplissait ses prières, s'isolait dans les livres de prières et allait à l'église avec la plus grande envie tous les dimanches et jours de fêtes»⁵⁰. C'est évidemment à la maison que se construisait à cet âge l'essentiel de ce savoir et de ces pratiques religieuses.

Le protestantisme, ici luthérien, a eu l'ambition d'instituer une véritable Église domestique (*Hauskirche*) selon le mot de Patrice Veit, fondée non seulement sur des pratiques et des dévotions quotidiennes, mais aussi sur la lecture et l'apprentissage par cœur de prières, chants, psaumes et passages de la Bible⁵¹. C'est donc une pratique familiale par excellence, sa force étant liée en outre à son caractère collectif. Dans la famille Cuno, le père apprend lui-même à ses deux fils «les chapitres principaux du catéchisme, les prières, les proverbes bibliques et les psaumes fondamentaux ainsi que les principales

48 Ludolph Walther, *Geistliches Wischtüchlein: Allen hochbetrübten Eltern zum Trost gegen zeitiges Absterben ihrer Hertzlieben Kinder; Auß dem Buch der Weißheit am 4. cap. v. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. Bey Ansehnlichem LeichProces. Weylandt Erici Limburg*, Hildesheim, Gössel, 1642, p. D3r-v. Il avait également fait ses débuts en latin et en grec.

49 Roth, R6856, fille d'un fonctionnaire du Brandebourg, morte en 1675 à 8 ans.

50 Roth, R5558, fille d'un juriste saxon (1648-1655).

51 Patrice Veit, «Piété, chant et lecture : les pratiques religieuses dans l'Allemagne protestante à l'époque moderne», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°37, 1990, p. 624-641. «Private Frömmigkeit, Lektüre und Gesang im protestantischen Deutschland der frühen Neuzeit: Das Modell der Leichenpredigten», dans Rudolf Vierhaus et alii (dir.), *Frühe Neuzeit- Frühe Moderne. Forschungen zur Vielschichtigkeit von historischen Prozessen*, Göttingen, 1992, p. 271-295. «L'Église à la maison. La dévotion privée luthérienne dans l'Allemagne du XVII^e siècle», dans *Homo Religiosus. Autour de Jean Delumeau*, Paris, Fayard, 1997, p. 92-98. «La dévotion domestique luthérienne : instructions, images et pratiques», dans Louis Chatellier, Philippe Martin (dir.), *La prière dans le christianisme moderne. Revue de l'histoire des religions*, n°217/3, 2000, p. 594-606. «Die Hausandacht im deutschen Luthertum: Anweisungen und Praktiken», dans Cornelia Niekus-Moore, Ferdinand van Ingen (dir.), *Gebetsliteratur der Frühen Neuzeit als Hausfrömmigkeit. Funktionen und Formen in Deutschland und in den Niederlanden*, Wiesbaden, 2001, p. 193-206.

histoires de la Bible»⁵². À propos de ces historiettes, le témoin révèle que c'est même l'instruction domestique qui déborde ici sur l'instruction scolaire, alors qu'on attendrait l'inverse : « Il nous les exposait clairement et simplement dans notre langue maternelle et de telle sorte que nous les retenions et nous les restituions à nouveau à nos condisciples qui écoutaient souvent avidement ce que nous appelions "les petits contes de la Bible" »⁵³. Après chaque repas, les enfants doivent dire à tour de rôle successivement un psaume, une prière, et un proverbe ou une péricope de la Bible, selon l'ordre du temps et ce qui était indiqué dans leur « registre de prières ». Ensuite, on chantait encore un psaume puis chacun des enfants devait lire un chapitre de la Bible, après quoi le père leur demandait d'en résumer le contenu et leur expliquait ce qu'ils n'avaient éventuellement pas compris. Le matin et le soir, on procède de la même façon à une récitation du catéchisme et de prières particulières⁵⁴. Lorsqu'ils reviennent de l'église, les enfants sont également interrogés sur ce qu'ils ont retenu du prêche et éventuellement punis en cas d'inattention⁵⁵.

C'est le seul secteur de l'instruction où le rôle des femmes soit accepté, voire encouragé, et cette littérature funéraire édifiante cite volontiers en exemple leur dévouement à ce sujet. Sabine Ebel, femme d'un pasteur de Zwickau décédée en 1613, est présentée dans sa biographie funèbre comme le modèle de mère chrétienne :

« Nuit et jour, elle se consacrait fidèlement et sérieusement l'éducation de ses enfants, au prix de sa santé et de sa vie. Elle ne les a pas seulement incités à aller à l'église, à l'école et à travailler, elle les exhortait aussi à la vraie foi. En cela, elle n'a eu de cesse de les faire prier matin et soir, tout comme avant et après les repas, et de leur inculquer d'abord fidèlement le catéchisme sur l'ensemble des jours de la semaine, répétant cela de façon hebdomadaire. Toutes les fois, également, elle a eu soin de faire prier à chaque enfant un psaume à côté des prières avant le repas. Cela a permis que même les petits enfants, sitôt qu'ils savaient parler, apprennent des autres le catéchisme en entier et les psaumes. Ainsi, elle savait par cœur son catéchisme dès l'âge de cinq ans [...] alors qu'un autre, était dès l'âge de sept ans capable de réciter 62 psaumes en plus du catéchisme »⁵⁶.

52 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 20-21.

53 *Ibid.*

54 *Ibid.*, p. 21-22.

55 *Ibid.*, p. 16.

56 Cité d'après Patrice Veit, « Les nouvelles "Sarah, Marthe et Marie" », *La femme et sa religion à travers les Leichenpredigten protestants*, dans Jean Delumeau, *La religion de ma mère, les femmes et la transmission de la foi*, Paris, Cerf, 1992, p. 199.

De Margareth Schrader, fille du professeur, née en 1647 et décédée deux mois avant son père en 1680, on loue aussi la piété et l'attention à l'éducation religieuse des enfants et on mentionne qu'elle avait l'usage de faire prier ses enfants et ses domestiques tous les jours de quatre à cinq heures, « comme ses parents le lui avaient appris »⁵⁷.

Au-delà de l'instruction chrétienne, les parents participent aussi à l'enseignement des rudiments, et même plus dans ces familles privilégiées par le savoir. Christoph Schrader et son frère aîné Heinrich sont instruits ainsi dans un premier temps par leurs parents dans le village de Rethmar dans le Lunebourg, où leur père est pasteur. La mère leur apprend d'abord la lecture, l'écriture, le catéchisme mais elle meurt en 1607 alors que Christoph n'a que cinq ans et demi. Le père prend le relais en leur enseignant le latin et même les bases du grec⁵⁸. Ce n'est que lorsqu'il ne peut plus assurer par son enseignement domestique l'instruction exigeante qu'il veut pour ses deux fils qu'il les envoie à l'école latine de Lunebourg, la ville voisine. Son futur condisciple et collègue à l'université, le célèbre Herman Conring (1606-1681), après avoir fréquenté école allemande locale, ne peut pas être envoyé en raison de sa faible santé à l'école latine, trop lointaine, de sorte qu'il est instruit pendant l'hiver 1612-1613 dans les débuts du latin par sa mère⁵⁹.

La génération supérieure peut aussi y participer : la jeune Anna Élisabeth Mithof, fille d'un pasteur de la région de Brême allait déjà à 4 ans et demi à l'école, connaissait toutes les lettres et « lisait à voix haute à son grand-père dans des livres allemands »⁶⁰. Le fils d'un administrateur du Brandebourg, Bernd Kühne von Dewitz (1654-1660), apprend la lecture avec sa grand-mère, Madame d'Owstin, y compris semble-t-il en latin⁶¹. Margaretha Dorothea Butte, née dans la région de Berlin en 1671 apprend les rudiments de la lecture et de l'écriture avec sa mère et sa grand-mère de sorte qu'elle a déjà lu la bible une

57 Andreas Fröling, *Tröstliche Abbildung .. Margarethen Schraderin...*, op. cit., p. 23v.

58 Andreas Fröling, *Unsers Heylandes...*, op. cit., p. 39. Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 131.

59 Andreas Fröling, *Spiegel Der Eitelkeit in irdischen Dingen/ Aus dem Prediger-Buch Salom. I, 14.: Bey angestellter ansehnlicher Leich-begängnis Des [...] Herrn Hermann Conrings*, Helmstedt, Hamm, 1682, p. H2r-V. Il avait gardé des séquelles d'une épidémie de peste à laquelle il avait été le seul enfant de la famille à survivre.

60 Roth, R6079 (1658-1662).

61 Roth R9142, il « savait réciter plusieurs centaines de mots latins et pouvait dire beaucoup de phrases en latin », à moins que cette capacité ait été acquise auprès d'un autre membre de la famille.

fois et demie à l'âge de sept ans⁶². C'est donc une situation assez courante, au moins pour les fondements de l'éducation de base : un tiers des biographies funèbres de notre échantillon d'enseignants font explicitement état d'une instruction par la famille.⁶³

Il arrive naturellement, compte tenu de la rigueur des temps et de l'espérance de vie de l'époque, que les parents disparaissent avant d'avoir pu exercer cet encadrement et cette instruction. C'est le cas de Joachim Justus Breithaupt (1658-1732), déjà présenté, quatrième fils d'une famille de pasteur de Northeim non loin de Dransfeld, dont le père meurt alors qu'il n'a que cinq ans (1663). Sentant sa fin prochaine, il avait confié peu avant explicitement à son fils aîné Christoph Andreas « *an Vaters statt* », c'est-à-dire comme père de substitution, l'éducation religieuse et l'instruction générale de ses plus jeunes frères, alors qu'il n'était qu'élève d'école latine. Joachim Justus, en préparation et en marge de la classe, fut pris en main pour son instruction par ses trois frères à tour de rôle, en particulier par l'aîné au début et à la fin de sa scolarité⁶⁴. Celui-ci a fait ensuite il est vrai une carrière d'enseignant en école latine, tandis que les deux autres frères ont terminé comme pasteurs. Voici le programme que le jeune orphelin réussit à traiter dans ce cadre familial :

« Par ailleurs, j'avais dans ma première jeunesse déjà traité sous la direction de mes frères la propédeutique dans les langues et les disciplines [des bons arts], de même que toutes les parties de la philosophie [c.-à-d. les sciences et l'éthique]. En poésie en particulier, à côté de la lecture des poètes grecs, j'avais pris en note (*durcherxcerpiret*) la totalité de Virgile et des poèmes sélectionnés parmi les anciens et nouveaux poètes pour un usage futur, et appris en même temps par cœur une bonne partie du Maro [Virgile]⁶⁵.

Grâce à cela, le jeune garçon se constitue en dehors des heures de classe un appareil poétique d'imitation virgilienne destiné aux louanges de Dieu et se lance dans une paraphrase héroïque des *Proverbes*⁶⁶. Ce sont là sans doute

62 Roth R41, et un cas semblable, Dorothea Magdalena Mueller, fille d'un administrateur de Brunswick, R6096.

63 Soit 102 sur 312, statistique recalculée sur la base de données car ce point n'est pas abordé dans le mémoire (cf. *supra* n. 19).

64 Breithaupt, *Lebens=Lauf*, p. 23-24. Il évoque les trois frères car l'aîné dut s'absenter pour terminer ses études, à l'école claustrale de Walkenried, puis à l'université. Mais il indique qu'il est celui qui s'est occupé le plus de lui, d'abord au début de sa scolarité, puis à la fin, quand il fréquentait l'école de Schöningen où son frère fut également nommé comme enseignant, cf. Jean-Luc Le Cam, « Breithaupt ... », art. cit., p. 82-84.

65 Breithaupt, *Lebens=Lauf*, p. 26, § 6.

66 *Ibid.*

des occupations de surdoué. Mais il est remarquable qu'elles soient clairement pratiquées non pas à l'école, qui n'est même pas citée, contrairement aux usages de ces biographies qui s'empressent de rendre hommage aux maîtres et aux institutions, mais dans le cadre familial avec l'aide de ses frères, et relayées sans doute par une part d'autodidaxie. Ces situations de repli sur la sphère familiale voire d'autodidaxie sont plus couramment évoquées dans le contexte de la guerre de Trente Ans où les familles préfèrent parfois se débrouiller avec les moyens du bord, plutôt que de faire courir des risques à leur progéniture, mais aussi tout simplement parce que les activités scolaires sont arrêtées ou intermittentes⁶⁷. C'est ce que suggèrent les biographies de Henningus Oldecop (1617-1667) et de son cadet Justus (1619-1673) qui pendant l'occupation d'Hildesheim par les Impériaux, sont retenus à la maison par leurs parents qui craignent l'insécurité des rues : ils doivent participer aux travaux domestiques, tout en continuant à étudier tout seuls dans leurs livres, sans doute avec l'aide ou du moins le contrôle des parents⁶⁸.

3. Socialisation et apprentissages

Cette maison-entreprise est aussi un lieu de socialisation professionnelle, d'apprentissage de savoirs plus larges et d'éducation par l'exemple et la pratique. La maisonnée se caractérise en effet par la réunion dans un même lieu, voire la confusion, de la sphère privée du ménage domestique et de la sphère publique ou semi-publique de l'activité professionnelle. L'enfant voit donc ses parents, ainsi que ses frères et sœurs aînés, dans leur activité professionnelle ou d'apprentissage, il apprend à leur contact par observation et imitation ; il est souvent associé par le biais de tâches auxiliaires ou moins techniques à leur activité. Il peut aussi, même si ce n'est pas le cas le plus courant, faire un apprentissage reconnu comme tel dans le cadre de l'entreprise familiale : 12,3 % de notre échantillon pris dans les élites municipales l'ont pratiqué⁶⁹.

67 Jean-Luc Le Cam, «Bildungsgänge ...», art. cit., p. 158, 165.

68 Roth, R632. Henningus Oldecop (1617-1667), d'une famille bourgeoise d'Altstadt à Hildesheim, il deviendra co-recteur de l'école latine de la ville. Son frère cadet Justus (1619-1673) trouva dans la musique chorale les moyens financiers nécessaires à la poursuite de ses études qui le conduiront au pastorat (R633). Le *Leichenpredigt* de Gerhard Titius, futur professeur à Helmstedt, relate une situation analogue, il est vrai en remplacement d'études universitaires, cf. Andreas Fröling, *Vorstellung des Zustandes derer die im Herrn sterben, Aus der Offenb. Joh. XIV, 13. Bey angestellter Beerdigung des weiland Hoch-Ehrwürdigen und hochgelahrten Herrn Gerhardi Titii*, Helmstedt, Hessen, 1681, p. 43.

69 Statistiques collectées dans Jean-Luc Le Cam, «Bildungsgänge ...», art. cit., p. 158-159. Cette proportion tourne de 15 à 17 % dans la période 1570-1609 elle tombe en dessous de 10 % après 1639,

Ce pourcentage modeste s'explique par le fait que l'on considère généralement l'expatriation au sens large comme une étape nécessaire de l'éducation des jeunes artisans ou marchands, propice à la découverte du monde et à la construction de réseaux. Et dans ce cas, on passe volontiers sous silence dans la biographie funèbre les premiers éléments d'apprentissage qu'ils ont pu recevoir à la maison quand celle-ci pratique le même type d'activités commerciales ou artisanales.

Johannes Cuno, témoigne également de l'implication de son père, marchand de profession, dans les dimensions plus techniques et non pas seulement religieuses de son instruction, et ce malgré ses occupations professionnelles :

«[Mon père] a enseigné à ses enfants lui-même, autant que possible en fonction de leur âge, le catéchisme, les principaux psaumes et prières, ainsi que l'écriture et la lecture et en partie le calcul. Et parce qu'il était expérimenté et savant en écriture, calcul, commerce et autres bons arts, il souhaitait souvent que si jamais il ne pouvait rien laisser à nous ses enfants, qu'il puisse au moins leur transmettre ce qu'il savait et comprenait, étant complètement assuré qu'ils sauraient alors bien se débrouiller et qu'ils mèneraient leur vie avec honneur à travers le monde»⁷⁰.

Le père, qui avait «une jolie main», avait également commencé à leur apprendre l'écriture calligraphiée et la tenue des comptes, nécessaire aux activités commerciales, mais il avait dû s'adjoindre pour cela les services d'un maître d'écriture et de calcul pour parfaire cette tâche et suppléer à ses absences⁷¹.

La famille est également un lieu d'ouverture à des formes de sociabilité et de pratiques culturelles plus sophistiquées et parfois tournées vers l'extérieur, où l'on exerce collectivement ses talents, par exemple en pratiquant la «musique domestique» (*Hausmusik*). La biographie de Margareth Schrader, déjà présentée, emploie l'expression en louant sa participation, sans doute avec ses frères et sœurs, à ces concerts familiaux : «Comme son père avait repéré aussi chez elle une voix agréable, ils la firent instruire dans la musique religieuse avec les autres enfants, ce dont elle acquit une certaine science et elle réjouissait ses parents par sa pratique musicale»⁷².

tandis qu'elle n'est que de 6,5 % dans la période 1510-1569. La modalité la plus importante en cas d'apprentissage est une expatriation dans l'Empire hors de la ville et de la parentèle : à 52,2 % en moyenne, elle oscille entre 67,4 % en 1510-1569 et 42,3 % en 1590-1639.

70 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 13. Voir redite p.43 où il rajoute les historiettes bibliques.

71 *Ibid.*, p. 19.

72 Andreas Fröling, *Tröstliche Abbildung...*, Margarethen Schraderin..., *op. cit.*, p. 21v.

Le mémoire de Cuno, témoigne aussi, comme on l'a déjà vu, de l'importance accordée par son père à cet apprentissage musical dès l'enfance. Il évoque également ses soirées comme précepteur chez son employeur, un chanoine veuf de Goslar. Le chef de famille, les différents précepteurs et les enfants forment ensemble un orchestre de musique de chambre et de chant polyphonique, en se produisant même le cas échéant devant des hôtes de passage.

« Le sieur Ziegemeier [...] faisait enseigner à ses fils non seulement le chant, mais aussi la musique instrumentale, à savoir le violon. Chaque fois que le repas était fini, on faisait de la musique à partir des concerts de Nordhausen de Hammerschmidt, en particulier les Hauts Chants de Salomon. Et lorsque je jouais ainsi avec les enfants, il le goûtait encore plus que lorsque je les instruisais par ailleurs. Je jouais aussi dans ces occasions de la viole de basse, le fils aîné et le pédagogue [un précepteur plus jeune] du violon soprano et l'autre fils du violon ténor; et Johannes Zinzerling, un vicaire et bon musicien vocal et instrumental qui enseignait quotidiennement la musique aux jeunes gens, tenait le violon alto. On devait souvent chanter en même temps qu'on jouait le violon. Lorsque nous avions des hôtes ou même de bons amis à la maison, on leur faisait honneur de cette façon »⁷³.

Ainsi, la maisonnée constituait-elle non pas seulement un regroupement rendant économiquement viable l'institution d'une instruction domestique, mais aussi une véritable structure pédagogique en forme de classe en réduction⁷⁴, permettant de jouer sur les ressorts psychologiques de l'émulation et de la concurrence, mais aussi de la solidarité et de la complicité entre frères et sœurs afin d'obtenir les meilleurs résultats éducatifs. Il nous reste à voir maintenant par quels moyens cette structure éducative domestique pouvait atteindre une qualité et une efficacité telles qu'elle puisse soutenir avantageusement la comparaison avec les institutions scolaires extérieures à la famille.

II. Les acteurs, outils et auxiliaires du fonctionnement éducatif de la maisonnée

Le maintien d'une éducation véritablement domestique n'est concevable qu'avec l'appui de forces extérieures qu'il nous faut présenter dans leur diversité. Nous avons donc noté ou fait noter leurs traces dans les biographies funéraires. L'introduction en donne une pesée globale pour chaque corpus à travers des

73 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 97-98.

74 Voir ci-dessous, n. 87, 91, les cas où elle s'enrichit de membres extérieurs à la famille.

pourcentages et quelques tableaux. Pour autant, il faut se départir de l'illusion qu'on pourrait à partir de cette source et de ces corpus quantifier précisément le phénomène, surtout s'il s'agit de le saisir sous ses différents aspects.

Si ces documents biographiques évoquent certes régulièrement des configurations diverses de préceptorat domestique ou d'enseignement privé, ils le font trop souvent sous une forme assez vague de sorte qu'il est, dans bien des cas, difficile de distinguer quel dispositif précis était appliqué à l'éducation de l'individu. Bien souvent, on se contente de dire que ses parents l'ont bien éduqué en le faisant aller à l'école *et* en lui donnant des précepteurs (ou bien « en public et en privé »), ce qui nous renseigne déjà sur le caractère non exclusif de ces dispositifs. Nous allons voir maintenant que cela recouvre toute une échelle de prestations plus ou moins sophistiquées allant du très jeune répétiteur et de quelques leçons privées à l'école jusqu'au professeur à plein temps ayant achevé des études universitaires, en passant par le précepteur logé, d'âge et de niveau intermédiaires.

Ce détail n'est donné que pour mettre en valeur le soin mis par les parents du défunt à son éducation, mais rien ne prouve que dans les cas où il est absent, cela corresponde strictement à une absence de toute leçon ou préceptorat privés. Les notices et les témoignages réunis pour la rédaction de ces biographies, parfois très longtemps après la période d'éducation, pouvaient bien omettre ce genre de détail. De sorte qu'on ne voit probablement que la partie émergée de l'iceberg, à commencer bien sûr par les cas où ce type d'enseignement domine dans l'éducation du défunt et ceux dont la biographie se confond avec une vie et un parcours de formation trop tôt interrompu. Le phénomène est donc assurément beaucoup plus important et diffusé, dans les élites capables d'imprimer le sermon funéraire de leurs parents, que ne l'indiquent les quelques statistiques sur échantillons données en introduction, ce que confirment d'ailleurs tous les cas un peu mieux documentés que nous avons rencontrés.

Nos sources évoquent diverses formes d'appui à une éducation domestique, dont nous pouvons dresser une rapide typologie. Citons d'abord, simplement pour mémoire, les « *Kindermägde* » (*Kindermädchen*) ou bonnes d'enfants, qui peuvent avoir une fonction éducative. C'est ce que signalent Hinrichs et Norden dans leurs enquêtes sur l'alphabétisation dans la marche côtière d'Oldenburg⁷⁵.

75 La situation documentaire de cette région sous souveraineté danoise est particulièrement riche et précise sur ce point en raison de l'existence de visites domiciliaires et de registres d'âmes tenus par les pasteurs, qui présentent des résultats contradictoires sur l'alphabétisation féminine, cf. Wilhelm

Ce sont de jeunes servantes qui commencent dès 14-16 ans à garder les enfants mais peuvent rester longtemps dans ces fonctions et participent ainsi à l'instruction des premiers rudiments : prières et ABC. Ainsi s'expliquerait, notamment chez les filles, une connaissance rudimentaire de la religion et de la lecture malgré une absence ou une faiblesse de scolarisation. Mais en même temps, ces données montrent le retard des filles sur les garçons, et bien sûr des domestiques sur les maîtres de maison, en matière d'alphabétisation au XVII^e siècle et leur temps de scolarisation plus court, ce qui conduit à minimiser ou à réserver pour une période plus tardive ce facteur d'explication. Cette coutume aurait pu accompagner pour partie un rattrapage au XVIII^e siècle du retard féminin en alphabétisation, qui ne reposerait pas seulement sur un effort de scolarisation pour les filles. Toujours est-il que nous n'en avons pas trouvé trace dans nos biographies, à cause de leur modestie, mais peut-être aussi parce que c'est une solution pour foyers plus modestes, notamment en milieu rural, où l'accaparement des adultes, y compris des femmes, par les travaux agricoles ou artisanaux laisse moins de temps et de possibilités aux parents de pratiquer ce suivi et cet apprentissage. Cela suppose en outre un niveau d'instruction féminine globale élevé pour que de simples servantes en soient capables, ce qui réserve ce type de dispositif aux régions les plus avancées dans la scolarisation et l'alphabétisation, telle cette marche côtière. Mentionnons-les tout de même dans le doute avant de passer au personnel masculin qui forme l'essentiel de cette domesticité préposée à l'éducation.

1. Les « pédagogues » dans les « hospitia »

Les biographies de sermons funèbres et les autobiographies rendent compte en effet de différentes formes de préceptorats masculins. Mais pour préciser de quoi il s'agit dans sa diversité, nous prendrons encore une fois le récit de Johannes Cuno, qui est le plus éclairant et le plus détaillé de ce point de vue, puisqu'il évoque avec précision le phénomène à la fois comme bénéficiaire de ce système, du vivant de son père, puis comme prestataire, lorsqu'il doit y recourir pour financer ses études comme orphelin. Il témoigne en effet d'abord avoir toujours eu, tant que son père vivait, des précepteurs, soit de grands élèves de l'école latine, soit des étudiants débutants, ou à défaut, quand les

Norden, «Die Alphabetisierung in der oldenburgischen Küstenmarsch im 17. und 18. Jahrhundert» dans Ernst Hinrichs, Wilhelm Norden (dir.), *Regionalgeschichte. Probleme und Beispiele*, Hildesheim, Lax, 1980, p. 103-164.

troubles guerriers empêchaient d'en trouver, d'avoir reçu des leçons privées de ses maîtres d'école⁷⁶. Alors que son père est mort lorsqu'il n'avait que 11 ans et demi, il est capable de se rappeler encore de quatre « pédagogues » ayant eu chez lui leur « *hospitium* » : le premier, un fils de pasteur, est même mort chez eux de la peste en 1636, le second était un fils du maître d'école du bourg de Calvörde, le troisième un certain Simon et enfin le quatrième, Joachim Stoppel venant de la Marche, dont il sait qu'il est devenu plus tard pasteur.⁷⁷

Ensuite, lorsque son père mourut à la suite d'une embuscade de soldats brigands au retour de la foire de la Saint-Michel à Leipzig, sa mère, rapidement à court de ressources, décida que seul Johannes, l'aîné, continuerait l'école latine tandis que le cadet Frantz entrerait en apprentissage chez un commerçant. Mais le financement familial s'épuisant rapidement, il a ensuite de l'âge de 13 ans en 1643 jusqu'à son engagement comme enseignant à l'école latine de Haldensleben en 1657, soit pendant 14 ans, constamment subvenu à l'essentiel de ses besoins en exerçant constamment des fonctions de « pédagogue », puis de « précepteur ». Il reprend lui-même en effet le terme grec de « *Paedagogos* », qui désignait dans l'antiquité cet esclave qui accompagnait partout l'enfant, le conduisait à l'école, et lui faisait répéter ses leçons⁷⁸. Il s'agit en fait de l'usage pour les élèves d'école latine de se placer comme répétiteurs-précepteurs dans les maisons bourgeoises de la ville, en échange de la fourniture gratuite du logement et de la nourriture. Ce système d'hébergement au pair chez l'habitant, contre prestation de préceptorat, était désigné dans les sources de l'époque sous le nom d'*hospitia*. Il s'est généralisé faute d'internat dans les écoles latines urbaines qui formaient l'essentiel du système scolaire protestant⁷⁹, mais aussi parce qu'il

76 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 14-15. « Comme à cause de ses affaires et de ses nombreux voyages, il n'avait que peu de temps, il tint pour nous des pédagogues et nous envoya sérieusement régulièrement à l'école. Un des maîtres de l'école urbaine nous enseignait en privé lorsque nous n'avions pas de pédagogues, ce qui est arrivé souvent à cause de la guerre. En particulier on manquait parfois de musiciens qui auraient pu enseigner au chœur et à l'orchestre de l'école. Lorsque Mars gouverne, les muses se taisent. Pour pallier ce manque, Notre-Père prit à sa table le bachelier [autrement dit le quatrième et dernier collègue de l'école], afin qu'il nous enseigne ».

77 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 14-15.

78 Henri-Irénée Marrou, *L'éducation dans l'Antiquité...*, *op. cit.*, p. 220-221, 225.

79 Il existe bien quelques écoles claustrales avec internat, en fait d'anciens monastères réformés transformés en école de cadres pour l'Église et l'État dans quelques principautés dont le Brunswick, le Wurtemberg, et quelques comtés du Harz, formule qui périclita ou végéta au XVII^e siècle; de même que les célèbres écoles princières de Saxe puis de Prusse, cf. Jonas Flöter, *Eliten-Bildung in Sachsen und Preußen. Die Fürsten- und Landesschulen Grimma, Meißen, Joachimsthal und Pforta (1868-1933)*, Cologne, 2009. Mais cela ne pèse rien numériquement à côté du réseau scolaire urbain, qui lui n'est jamais doté d'internat. Rappelons d'ailleurs que contrairement à l'image léguée par

répondait à une demande sociale d'instruction domestique. Cuno témoigne que ce système pouvait concerner des réalités sociales et éducatives modestes et des précepteurs eux-mêmes bien jeunes, puisqu'il avait dû commencer à peine âgé de 13 ans, à enseigner les rudiments aux enfants d'un maître barbier chez qui son oncle l'avait placé en pension. Il raconte la dureté de cette condition :

«Fidèle à sa promesse, Monsieur le recteur [de l'école latine Saint-Gilles de Brunswick, son oncle] me procura l'année 1643 un *Hospitium* sur la Stofenstrasse chez un barbier du nom de Me Berend Braunarend, chez qui, à peine âgé de 13 ans, j'ai dû commencer à me tourmenter à m'occuper des enfants. Je devais enseigner à deux fils et à une fille les bases du savoir. Ce que j'ai dû subir là et de façon générale à Brunswick, je préfère le passer sous silence. [...] Dans l'espoir d'obtenir une amélioration, je pris logement chez un brasseur du nom de Johann Oeltze qui habitait près de la porte St-Magnus. C'était l'année 1645 et j'avais 15 ans, mais là j'appris que *omnis mutatio periculosa* [tout changement est dangereux] et je reconnus la vérité du proverbe : *Incidit in Scyllam, qui vult vitare Charybdin* [il tombe en Scylla celui qui veut éviter Charybde]. Je tins bon cependant jusqu'au printemps 1646. Puis je quittai Brunswick après avoir été un peu plus de quatre ans à l'école Saint-Gilles»⁸⁰.

Le recours à ces «pédagogues» n'exclut pas la fréquentation parallèle de l'école publique, notamment une fois le temps des rudiments dépassé, au contraire. De nombreuses allusions dans les biographies funèbres de nos corpus établissent cette simultanéité ou au minimum le caractère successif des deux régimes d'études, le préceptorat exclusif étant alors réservé aux premiers apprentissages. L'usage différencié que faisait la population urbaine de l'école municipale transformait les premières classes de celle-ci en école «primaire», de plus en plus allemande au XVII^e siècle. Cette tendance s'est encore plus imposée avec la multiplication des législations d'obligation scolaire à la sortie de la guerre de Trente Ans. Celle-ci est promulguée dans la Saxe-Gotha en 1642, dans le Brunswick en 1647, dans le Lunebourg en 1649⁸¹. Les classes de débutants

des développements tardifs, la formule du collège avec internat ne se développe véritablement en France qu'au XVIII^e siècle, et plus particulièrement dans sa seconde moitié, le système du logement chez l'habitant étant encore majoritaire au XVI^e et XVII^e siècle, cf. Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère, Dominique Julia, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES, 1976, p. 215-217.

80 Cuno, *Nachricht...*, op. cit., p. 48-49.

81 Sur la vague de promulgation de l'obligation scolaire en pays protestant vers la fin et la sortie de la guerre de Trente Ans, voir Jean-Luc Le Cam, «Extirper la barbarie. La reconstruction de l'Allemagne protestante par l'École et l'Église au sortir de la guerre de Trente Ans», dans François Pernot, Valérie Toureille (dir.), *Les lendemains de guerre*, Colloque de l'Université de Cergy-Pontoise, 9-11 octobre 2008, Berne, Peter Lang, 2010, p. 377-386.

croulaient donc sous des effectifs pléthoriques auxquels faisaient face les maîtres les moins qualifiés et les plus mal payés⁸². C'est pourquoi on comprend la réticence des parents à laisser l'instruction de leurs jeunes enfants à la merci de ce seul système scolaire public déficient. Toutefois, la situation s'améliorait à partir des classes intermédiaires et les «pédagogues» ne pouvaient eux-mêmes plus fournir la quantité de cours quotidienne nécessaire à ce niveau, compte tenu de leurs propres obligations comme élèves. Mais ils restaient extrêmement précieux comme tuteurs et répétiteurs pour l'apprentissage des leçons et la réalisation des exercices, donnant au passage les codes de la réussite scolaire puisés à leur propre expérience. C'est à cette version du pauvre du préceptorat que font allusion beaucoup de ces mentions un peu vagues sur une éducation à la fois privée et publique dans les biographies funèbres. On en retrouve la trace aussi dans la réglementation des écoles publiques, nous y reviendrons dans la dernière partie de cette contribution.

2. Le précepteur à plein temps

Si les familles voulaient faire instruire exclusivement leurs enfants à la maison à un plus haut niveau d'enseignement, elles devaient recourir à des étudiants encore à l'université ou récemment sortis des études et en attente d'un poste. L'enquête sur les maîtres d'école comptabilise une majorité de 54 %, soit 170 sur 312 enseignants, repérés dans le répertoire de Roth, ayant été un moment eux-mêmes précepteurs privés pendant ou après leurs études. Quand on voit le détail des employeurs, on retrouve une majorité de nobles et de hauts fonctionnaires ou ecclésiastiques parmi eux⁸³. Ces précepteurs à plein temps, dès lors qu'ils en ont les compétences au bout de plusieurs années d'études supérieures, voire de pérégrinations académiques, peuvent véritablement conduire leurs élèves à travers toutes les disciplines nécessaires jusqu'aux portes de l'université.

Les professeurs de l'université de Helmstedt ont facilement recours à cette solution puisqu'ils sont à la source, et puisent aussi à l'occasion dans leur cohorte d'étudiants pensionnaires. Christoph Schrader, professeur d'université

82 Nous l'avons démontré en reconstituant la pyramide des classes de plusieurs écoles du Brunswick au XVII^e siècle, cf. Jean-Luc Le Cam, «Über die undeutlichen institutionellen Grenzen der Elementarbildung. Das Beispiel des Herzogtums Braunschweig-Wolfenbüttel im 17. Jahrhundert» dans Alwin Hanschmidt, Hans-Ulrich Musolff (dir.), *Elementarbildung und Berufsausbildung 1450-1750*. Cologne, Böhlau, 2005, p. 47-72, en part. p. 54-62.

83 Bertrand Hardy, *Les maîtres d'école...*, op. cit., annexe 4, p. 82; annexe 5, p. 84-95.

et inspecteur général des écoles, ne fait jamais mention de fils de collègues dans l'école latine de Helmstedt qu'il inspecte annuellement, alors qu'il a théoriquement l'obligation de signaler les élèves prometteurs. Et pour cause : lui et ses semblables ont tous des précepteurs privés pour leurs enfants, soit qu'ils rémunèrent spécialement pour cela, soit des étudiants qu'ils entretiennent et enseignent gratuitement en privé en échange⁸⁴. Schrader a entretenu lui-même successivement deux précepteurs, dont il a favorisé ensuite la carrière. Le premier, Christoph Cordes, a formé ses cinq premiers fils. Il sera récompensé par une place de pasteur au monastère de Marienberg, dont Schrader était prieur⁸⁵. Le second, Christoph Papenius ou Pape, de Brunswick, étudiant inscrit à Helmstedt le 7 octobre 1667, prendra sa suite pour enseigner aux trois derniers garçons Friedrich, Carolus et Bodo. Le père en est très content et le recommande à des postes d'enseignants en école latine⁸⁶. Ainsi, avant l'université, les enfants Schrader n'ont jamais connu autre chose que l'école domestique, les leçons paternelles, et l'encadrement et la stimulation de leurs frères aînés. Le système peut parfois s'élargir à des familiers ou à des fils de collègues dans le besoin. La veuve du professeur Grosse a pu faire éduquer un de ses fils avec ceux du professeur Schrader⁸⁷. C'était une façon pour celui-ci

84 Voir *infra* n. 89. J. Cuno est lui-même ainsi pensionnaire et précepteur chez le mathématicien von Felde, sans autre rémunération que le gîte et le couvert, ce qui ne lui suffit pas pour couvrir ses autres frais. Mais il avoue son intérêt pour l'astronomie et les mathématiques, que von Felde peut lui expliquer en privé. Son employeur s'engage à essayer de lui obtenir une bourse, mais en vain, ce qui finira par provoquer son départ, cf. Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 79-81. Auparavant, il n'avait pas encore d'appui suffisant pour être pris chez un professeur. Grâce à son frère Franz, apprenti chez le trésorier municipal Christoph Roier, il est recommandé pour sa « Freyschule » (école libre) chez un boulanger, Hermann Heidmüller, puis déménage ensuite pour plus de commodité chez un tailleur, *ibid.*, p. 60-61, 77.

85 La biographie de son sermon funèbre relate avec beaucoup d'émotion les bienfaits qu'il a obtenus de la famille Schrader en éduquant ses 5 garçons aînés pendant 4 ans ; son employeur a réussi à lui obtenir la bourse Veltheim, dont il était à vrai dire surveillant et donc partie dispensateur, puis la présenter à la cure du monastère féminin de Marienberg dont il était en qualité d'inspecteur général le prieur, cf. Andreas Fröling, *Die ungemeine Seligkeit/ Welche denen Knechten/ die bey Ankunft des Herrn wachend befunden werden/ wiederfahren sol : Aus Luc. XII, 37, 38. Bey trauriger und Volck-reicher Leich-Bestattung Des [...] Herrn M. Christophori Cordes, Helmstedt, Hamm, 1683*, p. D4r-E1r.

86 Il est co-recteur de Sainte-Catherine à Brunswick à partir de 1676. En 1679, le Consistoire le verrait bien prendre le rectorat de l'école de la résidence de Wolfenbüttel. Ils le disent habile et recommandé par plusieurs personnes « en particulier par l'inspecteur des écoles Me Schrader à Helmstedt, dont il a été le précepteur des enfants ». Il refusera cependant de quitter son poste de Brunswick. NLAWO 14 Alt Fb. 1, Nr. X, 3, fol. 38-43, lettres du consistoire au duc Auguste, 4 et 18 juin 1679.

87 Heide Wunder, « Helmstedter Professorinnen. Zur Konstituierung des Professorenstandes » dans Jens Bruning, Ulrike Gleixner (dir.), *Das Athen der Welfen: die Reformuniversität Helmstedt 1576-1810*, Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, 2010, p. 152-159, ici p. 156.

de faire profiter de sa propre école domestique, par solidarité confraternelle et collégiale, une famille aux ressources fragilisées par la mort du père.

Les villes universitaires sont sans doute un cas particulier à cause de l'offre que constituent ces nombreux étudiants sans ressources suffisantes pour financer leurs études. Le règlement du *Konwikt*, réfectoire à prix modéré de Helmstedt financé par une fondation princière, demande d'exclure du bénéfice de cette œuvre les étudiants qui ont une place de précepteur dans une maison aisée, car celle-ci doit leur procurer logiquement cette nourriture⁸⁸. Nous avons pu montrer comment ce phénomène a de fait entravé le développement de l'école latine municipale de Helmstedt, donnant ici raison à la diatribe de Hornejus⁸⁹. Car non seulement les professeurs mais aussi les bourgeois de la ville ne se privent pas de faire appel à cette ressource estudiantine pour instruire leurs enfants à la maison. Le phénomène a été aussi décrit à Leipzig qui cumule le fait assez exceptionnel en Allemagne d'être à la fois ville marchande et universitaire importante, ce qui permet aux nombreuses élites de faire sans difficulté leur marché dans l'offre abondante en précepteurs⁹⁰.

Mais on peut voir également, ailleurs que dans les villes universitaires, certaines maisons riches en ressources et en exigences éducatives constituer de véritables écoles domestiques dirigées par un précepteur à plein temps, assisté éventuellement d'un plus jeune «pédagogue». C'est le cas décrit par Johannes Cuno, qui servit après ses études plusieurs années à Goslar, ville d'empire située au piémont Nord du Harz, comme précepteur principal dans la maison du chanoine Jobst Georg Ziegemeyer, déjà évoqué plus haut pour son goût musical. Celui-ci était veuf avec quatre garçons à charge :

« Pour les deux plus jeunes il entretenait un pédagogue ou élève [de l'école latine], tandis que les deux plus âgés, et l'élève⁹¹, de son nom Hieronymus Weideman, originaire de Questenberg, étaient confiés à mon enseignement, de

88 Recès de Visitation 1680, NLA WO 37 Alt 2812, p. 73.

89 Jean-Luc Le Cam, «Le poids de l'université ...», art. cit., p. 128-130.

90 Cf. Detlef Döring, «Anfänge der modernen Wissenschaften, Die Universität Leipzig vom Zeitalter der Aufklärung bis zur Universitätsreform 1650-1830/31», dans Enno Bünz, Manfred Rudersdorf, Detlef Döring, *Geschichte der Universität Leipzig 1409-2009*, t. 1 : *Spätes Mittelalter und frühe Neuzeit: 1409-1830/31*, Leipzig, Leipziger Univ.-Verl., 2009, p. 608-609.

91 La formulation est ambiguë : on peut comprendre soit une personne extérieure à la famille qui serait accueillie dans cette école domestique, comme le fils Grosse chez les Schrader ; soit que cet élève soit le pédagogue préposé aux plus jeunes ; dans ce cas, il lui serait difficile d'instruire lui-même les petits et de suivre l'enseignement du précepteur et de l'école (à laquelle il devrait être inscrit sans quoi son qualificatif d'écolier serait usurpé) mais on peut imaginer que l'enseignement qu'il reçoit ne soit que de complément.

telle sorte cependant que j'avais en même temps la surveillance et la direction de l'éducation des plus jeunes. J'instruisais les deux aînés dans la grammaire latine de Rhenius, la grammaire grecque de Weller, la dialectique d'Hornejus et les partitions rhétoriques de Vossius, les églogues de Virgile, Cornélius Nepos et le manuel théologique de Hutter, le Nouveau Testament, l'arithmétique de Reberius et la géométrie du Dr. Felden. J'enseignais chaque jour à raison de 6 heures, ce pourquoi il m'a promis, et effectivement donné, la première année 30 Reichsthaler [à côté de l'hébergement gratuit] »⁹².

La plupart des précepteurs dans les milieux bourgeois ont toutefois pour but d'enseigner essentiellement au niveau d'un collège d'humanités, leurs disciples étant ensuite confrontés à une nécessaire étape de socialisation scolaire dans le cadre de la ou des deux dernières classes d'une grande école latine, auprès d'un personnel enseignant plus réputé et chevronné. Ce qui est certain, c'est que l'investissement dans un précepteur à plein temps était autant que possible amorti sur plusieurs enfants, et qu'il lui fallait donc souvent enseigner à plusieurs niveaux à la fois. On trouve 18 mentions explicites, dans le corpus d'enfants morts précocement, de familles qui employaient un précepteur pour plusieurs enfants d'âges différents, mais aussi des deux sexes⁹³. C'est le cas par exemple de Jobst Heinrich Schirmer, fils d'Amtmann, né en 1614 et mort à l'âge de 5 ans à Wolfenbüttel, dont on dit qu'il partageait un précepteur privé avec ses frères et sœurs plus âgés⁹⁴.

Le marché des précepteurs à plein temps était particulièrement disputé, dans les deux sens, et leur position donc rarement aussi stable que dans le cas de la famille Schrader. Ils pouvaient se succéder rapidement dans une même maison en fonction de la satisfaction qu'ils donnaient ou non, mais aussi des offres d'emploi qui s'offraient bientôt à eux, cette fonction n'étant pas destinée à devenir un emploi à long terme. August Blume, né en 1635 à Hanovre, a eu plusieurs précepteurs dans l'espace de 5 ans, Johann Friedrich Schwarzkopf est mort à 5 ans, mais a déjà eu le temps d'avoir trois précepteurs différents⁹⁵.

92 Cuno, *Nachricht....*, op. cit., p. 88. Ce programme est tout à fait conforme à ce qui s'observait à l'époque dans les écoles latines urbaines du Brunswick, ce que nous montrent les premières inspections d'école conservées à partir de 1650, cf. Le Cam, *Politique scolaire....*, op. cit., p. 632-708. La seule différence concerne l'existence d'un enseignement développé en mathématiques et géométrie, qui ne figurait, et encore assez rarement, que dans les leçons privées des écoles publiques. Ceci renvoie à l'appétence particulière du précepteur pour ces disciplines, qui est aussi attestée par les cours suivis pendant ses études.

93 Béatrice Luguern, *L'enfance....*, op. cit., p. 45.

94 Roth, R6706, mort en 1619.

95 Roth, R8510; R7377 : J. F. von Schwarzkopf (1648-1653) «il avait avec ses frères des précepteurs

Cuno lui-même raconte comment, après avoir fini ses études à Helmstedt, il obtient une place dans une maison nobiliaire, mais qu'il doit bientôt quitter pour laisser la place au frère aîné de son élève (!) qui, revenant de l'université, veut lui apprendre le droit. Mais ensuite, c'est lui-même qui est retenu par son logeur face à des propositions plus alléchantes. On y voit le rôle essentiel que joue dans cette compétition la recommandation des professeurs d'université, mais aussi des anciens employeurs.

« En 1654 je suis allé chez le seigneur von Lüderitz auf Üplingen, chez qui j'ai pendant une année instruit un jeune noble [Junker]. À la fin de l'année, son frère qui avait étudié est rentré à la maison et voulait l'instruire plus loin dans la science juridique. Par l'intermédiaire du professeur d'éloquence Christian [Christoph!] Schrader, je fus recommandé à l'une de ses vieilles connaissances, le chanoine Jobst Georg Ziegemeyer à Goslar. Celui-ci cherchait pour ses enfants un bon précepteur. Je me rendis à Goslar avec 28 thalers que j'obtins de M. de Lüderitz. [...] Je n'étais à peine depuis un an à Goslar que l'Amtmann⁹⁶ de Wolmirstedt, Adam Stellmacher, se tourna vers moi avec l'offre de prendre en charge l'éducation de ses enfants. Comme le précédent précepteur, je devais recevoir pour cela 40 thalers et il voulait en outre s'engager à ma promotion ultérieure. J'ai montré cette lettre à M. Ziegemeyer et lui dit que j'étais en fait disposé à accepter cette offre car je reviendrais de cette façon dans mon pays natal où j'avais tant d'amis et de connaissances, et que d'autre part je devais aussi penser à mon avenir. M. Ziegemeyer me répondit que je n'avais pas besoin de changer de place pour voir mon salaire amélioré car il y rajoutait 10 thalers, ce qui ferait aussi 40 thalers. Et en ce qui concerne mon devenir ultérieur, il pouvait m'être sur ce point largement aussi secourable qu'un Amtmann. Il me recommanderait pour le mieux. C'est aussi ce qu'il a fait. Il me recommanda au chancelier à Wolfenbüttel, qui nota mon nom et le mit sur la liste des expectants, comme au syndic de la ville d'Empire de Nordhausen qui m'offrit, dans une lettre en latin de sa propre main que j'ai toujours par-devers moi, la dignité de Maître et de poète couronné⁹⁷.

Ces expériences montrent que quelqu'un qui se fait apprécier peut faire au moins pendant un moment une véritable carrière dans le préceptorat en faisant monter progressivement son salaire : il passe en effet du simple hébergement gratuit à Helmstedt chez von Felde, à 28 thalers chez les nobles von Lüderitz,

privés : il fut d'abord envoyé auprès de Christoph Berlin, le pasteur du lieu, puis vint comme précepteur domestique Gerhard Culemann de Rendsburg cependant que le dernier professeur était Christoph Schultze. » On peut penser que cette façon de les nommer exclut qu'il s'agisse de simples « pédagogues », élèves d'école latine logés à la maison.

96 « Fonctionnaire », sorte de bailli et d'intendant des domaines ducaux.

97 On verra plus loin la continuation du marchandage lorsque sa ville natale lui proposera un poste de maître à l'école latine.

puis a été en capacité d'obtenir à Goslar 30 thalers au début, 40 thalers l'année suivante et serait monté à 50 thalers s'il avait accepté de rester, en laissant passer la proposition de poste à Haldensleben⁹⁸. Ces dernières sommes sont à peu près ce que gagnent à la même époque, avant la réévaluation des salaires enseignants à venir, soit des maîtres en second dans les écoles les plus importantes comme Wolfenbüttel, soit les recteurs voire les cantors de villes de moindre importance. Il y manque juste l'apport, non négligeable, des écolages et des redevances du service de chœur, mais en compensation sa nourriture était fournie en sus⁹⁹.

Toutefois, il n'est pas question que d'argent. Lorsque s'installe une relation durable, les sermons funèbres gardent parfois la trace de liens étroits et affectifs entre le précepteur et une famille : on y trouve des mentions de leur présence à la cérémonie funéraire, des *epicedia* (poèmes à la mémoire du défunt) ou *Trostschriften* (écrits de consolation) dédiés alors à leurs élèves décédés¹⁰⁰. Cela vaut dans les deux sens. Dans les *Epicedia* du *Leichenpredigt* de Christoph Cordes, sont inscrits en tête les hommages des quatre frères Schrader survivants à leur ancien maître domestique¹⁰¹. Et Johannes Cuno évoque avec respect et attachement la mémoire de son employeur Ziegemeier. Lui-même lui avait donné un étonnant témoignage public de son estime, lors de son remariage, alors qu'il avait convié comme il est d'usage ses plus proches amis à un repas à la maison le troisième jour :

«Après le repas, le fils aîné Ludwig est entré en scène à mon instigation et a tenu de mémoire une Oratio latine adressée aux messieurs présents, qui était un éloge du mariage (*de laude Conjugii*), il les a remerciés en conclusion de ce qu'ils aient fait honneur par leur assistance au mariage de son père. Ceci fait, est entré en scène de la même façon le troisième fils et il a tenu de mémoire aux dames présentes un court discours en allemand pour les remercier amicalement. Aussitôt ses deux garçons ayant accompli heureusement leur devoir, le père, monsieur Ziegemeier s'est levé afin que tous les invités puissent le voir, est venu à moi, m'a tendu la main et m'a remercié au plus haut point d'avoir instruit ses fils de cette façon. Et moi, qui n'avais en aucune manière

98 Voir note 130.

99 Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 860-869.

100 Béatrice Luguern, *L'enfance...*, op. cit., p. 45. Le précepteur du jeune Klaus von Broke rédige un écrit de consolation de quatre pages et assiste aux obsèques, Roth, R5236.

101 Voir supra note 85. Heinrich est décédé entre temps. « 1. M. Johannes Ernestus Schrader D. Nicolai Pastor et Archidiaconus Berolinensis; 2. M. Gotfridus Schrader Pastor Primarius Ecclesiae Wins[en]a ad Luham amnem; 3. Justus Schrader Med. D. et Practicus Amstelodam. 4. Chilianus Schrader, in Illustri Gymn. Lun. Eloqu. Et Histor. PP. Et Colleg. Equest. Insp. »

attendu cela, je ne savais plus que dire ; je devins blanc comme un linge et me retirai dans mon appartement. Et pendant ce temps, en mon absence, il m'a recommandé auprès des invités présents d'une façon que je ne saurais dire »¹⁰².

3. Le tuteur ou mentor d'un noble, et le chaperon féminin

Pour la clientèle nobiliaire et patricienne, on engage des précepteurs qui doivent évidemment assurer les prestations d'enseignement que nous venons de décrire, mais aussi dépasser ces fonctions, ou tout au moins les combiner avec celles de tuteur ou de mentor. Bien sûr, s'il s'agit simplement d'enseigner à la maison des enfants ou des adolescents, il n'y a guère de différence avec les exemples cités plus haut ; d'ailleurs Johannes Cuno a bien passé ainsi une année chez un noble. Mais des adaptations du contenu d'enseignement aux exigences de la noblesse sont déjà attendues du précepteur. Au-delà des bases en langues anciennes (principalement le latin, le grec n'est qu'un vernis), des humanités et de la rhétorique, largement identiques quel que soit le milieu, certaines disciplines comme l'histoire ou le droit sont censées préparer l'élève à ses responsabilités futures : sous la conduite de son précepteur, Ludolf von Münchhausen étudie et traduit en latin des textes sur la guerre de 1566 entre les Hongrois et les Turcs, autrement dit de l'histoire du temps présent. Mais ce n'est pas suffisant : Otto, le frère aîné de Ludolf, en charge de son éducation après la mort du père, demande au précepteur Joachim Koch de mieux s'adapter « à l'état (*Stand*) et aux facultés » de son frère, par exemple de lui faire lire le *De legibus* de Cicéron plutôt que le *De senectute*, et d'entamer l'étude des « Institutions et règles du droit » et d'un traité sur les fiefs¹⁰³. Autre particularité du préceptorat chez les nobles, beaucoup de ces familles et en tout cas leurs enfants, même lorsque leurs pères fréquentent la cour, vivent encore sur leurs domaines fonciers, généralement à l'écart des villes. Cela suppose que leurs précepteurs n'aient pas besoin de garder une attache à l'université ou à une école latine, c'est-à-dire qu'ils aient terminé leurs études, et qu'ils se mettent totalement à la disposition de leurs employeurs.

Surtout, on attend d'eux plus de maturité et de responsabilité car, compte tenu du mode de vie et d'éducation de la noblesse, il s'agira assez souvent de représenter l'autorité parentale en son absence ou lorsqu'on est en déplacement soi-même avec l'élève, et d'assister celui-ci dans toutes les circonstances de ses

102 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p.92-93.

103 Brage Bei der Wieden, *Ludolf von Münchhausen...*, *op. cit.*, p.26-27.

études et de sa vie matérielle. Voilà pourquoi on parle volontiers dans ce cas de *Hofmeister*, *Tutor* ou *Mentor*, ce qui ne recouvre pas la distinction, classique dans les maisons régnautes et la haute aristocratie, entre gouverneur (noble) et précepteur (roturier). Car, d'une certaine façon, le préceptorat auprès de la noblesse devient, à un moment du développement du jeune homme et de son éducation, le contraire de ce pour quoi il est conçu dans la petite ou moyenne bourgeoisie. Il ne s'agit pas de replier sur la maison le cœur du dispositif éducatif mais au contraire de faire sortir le rejeton de son nid pour lui faire découvrir le monde. Le voyage et la mobilité appartiennent depuis le Moyen Âge au genre de vie et à l'habitus nobiliaire et donc une éducation noble accomplie passe, autant que possible, par une pérégrination ou un voyage de cavalier (*Kavaliersreise*), les impécunieux pouvant le remplacer par le service si possible militaire d'un noble. Nous n'insisterons pas sur ces aspects désormais très bien connus et étudiés, et qui ne concernent pas strictement la problématique qui nous occupe¹⁰⁴. Signalons simplement que la fonction de surveillance et de guide l'emporte souvent sur celle d'enseignant dans cette étape de l'éducation pour le précepteur d'un noble. Il s'agit de rendre compte régulièrement aux parents du comportement de leur fils, d'essayer de dissuader celui-ci de dépenses inutiles ou de fréquentations et occupations peu recommandables, de l'orienter vers des visites et des rencontres formatrices. Ce sont généralement des étudiants ayant terminé leurs études, ayant fait souvent eux-mêmes un peu de pérégrination académique, et qui servent aussi de garant et de chapeyron, prévenant éventuellement les parents de l'inconduite ou des problèmes rencontrés par leur fils¹⁰⁵.

Pour la plus haute aristocratie, cet entourage peut être composé de plusieurs personnes. Christoph Schrader a eu ainsi l'occasion d'entrer comme précepteur

104 Cf. Jean Boutier, «Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^e-XVIII^e siècles)», dans *Le voyage à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'université de Paris Sorbonne, 2004 (*Bulletin de l'Association des historiens modernistes des universités* n°27), p. 7-21. Antje Stannek, *Telemachs Brüder: Die höfische Bildungsreise des 17. Jahrhunderts*, Francfort-sur-le-Main, Campus-Verlag, 2001. Rainer Babel, Werner Paravicini (dir.), *Grand Tour: Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern, Thorbecke, 2005. Mathis Leibetseder, *Die Kavalierstour: Adlige Erziehungsreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Cologne, Böhlau, 2004. Idem, «Across Europe: Educational Travelling of German Noblemen in a Comparative Perspective», *Journal of Early Modern History*, n°14, 2010, p. 417-449. Eva Bender, *Die Prinzenreise. Bildungsaufenthalt und Kavalierstour im höfischen Kontext gegen Ende des 17. Jahrhunderts*, Berlin, Lukas, 2011. Voir sinon *supra* n. 20.

105 Sur le rôle des précepteurs et mentors, cf. Antje Stannek, *Telemachs Brüder...*, *op. cit.*, p. 197-214. Elisabeth Garms-Cornides, «Hofmeister auf Grand Tour», dans Rainer Babel, Werner Paravicini (dir.), *Grand Tour...*, *op. cit.*, p. 255-274.

au service d'un prince en pérégrination en servant d'abord son tuteur. C'est sa connaissance de l'hébreu, acquise auprès du professeur Constantin l'Empereur et d'érudits juifs alors qu'il était à l'université de Leyde, qui le fit remarquer par le mentor du jeune Roderich de Wurtemberg, Melchior Schyck, qui désirait lui-même apprendre cette langue¹⁰⁶. Peu après, Schrader était récompensé de ses leçons en étant recruté directement au service du prince comme précepteur pour lui enseigner le latin et la religion à raison d'une ou deux heures par jour. Désormais, il suivit ce nouveau maître, qui, après un an passé à Leyde, partit à La Haye, puis traversa les Pays-Bas espagnols avant de rentrer à Stuttgart¹⁰⁷.

L'exemple de l'éducation du comte d'Empire Otto Magnus von Dönhoff (1665-1717), de la noblesse du Brandebourg et de Prusse orientale, est aussi révélateur du rôle du précepteur en appui à des études de jeunes nobles dans des institutions publiques¹⁰⁸. Après avoir, sans doute sous la conduite de précepteurs plus ordinaires, « appris moyennement la langue française [...] et posé aussi en langue latine des bases suffisantes », ses parents décidèrent « afin qu'il pratique complètement celles-ci avec plus de facilité, de le confier en 1679 [soit à l'âge de 14 ans], avec Messieurs ses frères, à la surveillance d'un habile précepteur (Hofmeister) et de l'envoyer d'abord à Thorn (Torun) puis deux ans plus tard à Posen (Posnan), avec cette intention entre autres qu'il apprenne, à côté du reste, la langue polonaise qui pouvait lui être d'utilité plus tard compte tenu de son importante parenté résidant en Pologne et des occasions de contacts liées à cela¹⁰⁹. » Il s'agit en fait de fréquenter à Thorn une école latine (luthérienne), puis à Posen l'Académie Lubrański, ouverte aussi aux disciplines et aux langues modernes et volontiers recherchée pour cette raison par la noblesse germano-polonaise¹¹⁰. Mais contrairement à ce qu'on

106 Andreas Fröling, *Unsers Heylandes...*, op. cit., p. 41. Plus de précisions dans le programme académique latin relié au Leichenpredigt, *Programma in funere... Dn. Christophori Schraderi...*, Helmstedt, Müller, 1680, fol. A 4v.

107 Sa biographie latine, *ibid*, précise que ce service lui a donné l'occasion d'approcher les nombreux ambassadeurs qui résidaient à La Haye. Il fut certainement apprécié puisqu'on lui proposa peu de temps après le poste de prédicateur aulique (*Hofprediger*) à la cour de Stuttgart. Il déclina cette offre : ni la Souabe, ni les contraintes d'un service à la cour, ni l'orientation calviniste du Wurtemberg ne l'attiraient.

108 Daniel Ernst Jablonski, *Die Hoffnung auf Gott/ als die stärkste Vestung/ und unbeweglicher Grund der Gläubigen/ Da der Hochgebohrne Graf und Herr/ Herr Otto Magnus/ Reichs-Graf von Dönhoff/ Seiner Königl. Majestät in Preussen Hochbestelter ... Staats- und Kriegs-Rath/ General-Lieutenant ... Am 14. Decemb. 1717 Seligst im Herrn entschlaffen war*, Berlin, Lorenz, 1718.

109 *Ibid.*, p. 7.

110 L'académie, ou Collegium Lubranscianum, fondée en 1518 par l'évêque Jan Lubrański, dépend

attendrait, le rôle du tuteur s'arrête là puisque, rentré chez ses parents, le jeune comte « a démontré une louable capacité à parler et à écrire, sans différence notable, les trois langues ci-dessus évoquées, et il se produisait pour le reste de telle sorte que l'on n'avait aucun souci à le laisser désormais à partir de cette année 1685 sous sa propre conduite et de l'envoyer sans la compagnie d'un précepteur à l'université de Leyde¹¹¹. » Ces considérations démontrent que dès lors que les bases étaient posées et la maturité trouvée, le précepteur mentor perdait son intérêt.

Ce qui diffère du dispositif d'éducation bourgeoise avec précepteur, c'est qu'ici le couple précepteur-élève se déplace vers l'institution d'enseignement quitte à prendre pension en ville ou dans l'établissement. On en donnera un dernier exemple avec le parcours de formation de Ludolf von Münchhausen (1570-1640), qui fait partie de la première génération de sa famille à suivre des études humanistes, mais qui se combine encore avec des restes de l'éducation du chevalier médiéval¹¹². Il est d'abord éduqué dans sa tendre enfance par sa grand-mère sur le domaine d'Oldendorf, ses parents se séparant très vite de leur progéniture au rythme des nombreuses naissances. Puis il est mis à l'école claustrale ou *Stiftschule* de Möllenbeck, qui a été restaurée en 1575 par le comte de Schaumburg comme une institution d'excellence pour l'éducation de la noblesse et de l'entourage de la cour¹¹³. Parmi ses professeurs, dont l'école est bien pourvue, il profite de l'enseignement de l'humaniste Hermann Vastelabend, qui devient lui-même précepteur particulier du dernier jeune comte, Ernst, de six mois plus âgé que Ludolf. Il le suit ensuite à l'âge de 12 ans comme jeune page à la cour de la comtesse de Schaumburg, alors veuve, à Stadthagen, tout en continuant à étudier les humanités sous la direction du précepteur princier dans la classe du jeune comte¹¹⁴. Ce petit groupe de nobles fait une apparition

pour les grades de l'université de Cracovie et comprend 6 classes ou cours différents : grammaire (latin et humanités) ; rhétorique et poésie ; dialectique ; mathématiques ; géométrie et astronomie ; droit ; philosophie. Voir ses statuts de 1619 dans Michał Michał Nowicki, *Działalność oświatowa i naukowa Akademii Lubrańskiego w XVII i XVIII wieku*, thèse de doctorat, Poznań, 2011, p. 290-301. En ligne : <<http://repozytorium.amu.edu.pl/jspui/handle/10593/1031>>.

111 Daniel Ernst Jablonski, *Die Hoffnung auf Gott...*, op. cit., p. 7-8.

112 Tout ceci provient de l'étude de Brage Bei der Wieden, *Ludolf...*, op. cit., en part. p. 21-33, reposant sur un dossier documentaire exceptionnel, cf. *supra* n. 26.

113 Nicolaus Heutger, *Das Stift Möllenbeck an der Weser: Kanonissenstift, Windesheimer Chorherrenstift, Evangelischer Stift*, 2de éd., Hildesheim, Lax, 1987.

114 Sur ces dispositifs, voir notre note critique « Gerrit Deutschländer: Dienen lernen, um zu herrschen : Eine eindrückliche Studie zur höfischen Erziehung » (Recension de Gerrit Deutschländer: *Dienen lernen, um zu herrschen. Höfische Erziehung im ausgehenden Mittelalter (1450-1550)*. Berlin,

remarquée un jour à l'école latine de la ville pour passer, avec un brio proportionnel à leur hiérarchie sociale, un examen devant les maîtres de l'école publique et leurs élèves ordinaires, le jeune comte étant donné naturellement en exemple à tous les autres. À l'été 1584, Ludolf quitte Stadthagen pour continuer ses études à Brunswick, flanqué d'un nouveau précepteur, qu'il a désormais en propre, Joachim Koch, un ancien étudiant de Helmstedt originaire de Rinteln. Ils logent ensemble chez le chanoine Fredemann, pour 40 thalers chacun par an, repas compris. L'élève suit les cours de l'école Sainte-Catherine, située dans le quartier ancien de Hagen où domine la seconde élite marchande de la ville¹¹⁵. Le travail du précepteur consiste essentiellement à l'entraîner dans les exercices de style et de traduction, et donner quelques compléments. C'est dans ce cadre que son frère Otto, qui joue le rôle de père, réoriente dans une direction plus utilitaire et plus noble le programme du précepteur. Le jeune Ludolf envoie à ses frères aînés des exemplaires de son travail en demandant leur indulgence dans des lettres écrites en latin. Le précepteur est aussi associé, il en a l'expérience, à la démarche d'inscription à l'université de Helmstedt : celle-ci est accompagnée de l'humiliant rituel initiatique de déposition des cornes ; on essaie donc d'en atténuer le désagrément en graissant la patte du *Depositor* pour obtenir son indulgence et en procédant par anticipation pour disparaître ensuite pendant la terrible année où le bête est corvéable à merci. L'élève et le précepteur retournent ensuite continuer leurs études à Brunswick. Libéré de la formalité de l'inscription initiale qui fait de lui désormais un étudiant accompli, Ludolf peut un an plus tard, l'esprit tranquille, toujours en compagnie de son précepteur, quitter l'école latine pour l'université, non pas à Helmstedt qui ne lui a servi que pour cette formalité douloureuse, mais à Bâle, étape classique de la pérégrination académique vers l'Italie et haut lieu de l'imprimerie humaniste. C'est semble-t-il le dernier séjour commun avec son précepteur, à qui il offre sa coûteuse prise de grade comme licencié en droit¹¹⁶. Il est vrai que Ludolf arrive à l'âge d'homme, et s'intéresse désormais à des matières pour lesquelles il doit embaucher d'autres compétences. Il se

Akademie Verlag, 2012), *Bildungsgeschichte. International Journal for the History of Education*, n° 1, 2014, p. 118-120.

115 Elle est toutefois un peu moins prestigieuse que Saint-Martin dans le quartier de Sack où résident le plus de véritables patriciens, cf. Jean-Luc Le Cam, « Les élites du Brunswick... », art. cit. p. 94-107.

116 Brage Bei der Wieden, *Ludolf...*, op. cit., p. 29, n. 59, le 17 octobre 1588, c'est Ludolf qui prend en charge ses frais de promotion.

rend pour cela six mois à Strasbourg puis à Genève pour apprendre le droit, essaie de trouver quelqu'un qui lui enseigne correctement la langue française et prend quelques cours privés auprès du jurisconsulte François Hotman. Dans ses nombreuses destinations ultérieures, que nous ne détaillerons pas, il voyagera soit avec son frère, soit avec d'autres nobles. Il s'agit de voyages de découverte, plus vraiment de pérégrinations académiques et même pas encore de Grand Tour car les cours princières ne sont pas son objectif. En tout cas, le précepteur avait fait à ce stade son usage.

Plus difficile à percer, car souvent décrite rapidement par quelques formules conventionnelles, l'éducation des filles de la bonne société peut parfois connaître des éléments qui ne sont pas sans rappeler, *mutatis mutandis*, certains schémas déjà décrits pour les garçons. On a déjà vu qu'elles profitaient bien souvent dans la première enfance des pédagogues ou précepteurs donnés à leurs frères. Mais ceci ne concerne la plupart du temps que les rudiments et l'enseignement religieux, et ne vaut donc pas pour les humanités. On relève bien sûr quelques cas exceptionnels de femmes humanistes ou savantes grâce au préceptorat de leurs frères et aux leçons de leur père¹¹⁷. Ainsi au XVI^e siècle Anna Melanchthon, ou Margarete Welser qui épousa l'humaniste Konrad Peutinger. Mais un de ses amis, Michael Hummelsberg, tout en le félicitant pour cette « union érudite » idéale, en disait suffisamment la rareté : « Il est rare et inhabituel dans le pays Souabe qu'une femme écrive latin [...] ce qui n'est pas plus habituel ni moins nouveau et rare que de voir pousser des violettes dans le fer, des roses dans la neige ou des lys dans la glace »¹¹⁸. Christoph Schrader par exemple, qui baignait du matin au soir dans la latinité, semble avoir donné une éducation très différente à ses filles et à ses garçons, comme le montre le prochain exemple¹¹⁹. Mais elles peuvent aussi

117 Urte Bejick, « Deutsche Humanistinnen », dans Elke Kleinau, Claudia Opitz (dir.), *Geschichte der Mädchen und Frauenbildung*, t. 1, *Vom Mittelalter bis zur Aufklärung*, Francfort-sur-le-Main, New York, 1996, p. 152-171. Plus généralement, voir Jean-Luc Le Cam, « L'éducation des filles en Allemagne à l'ère de la professionnalisation (XVI^e-XVII^e) », dans Francine Wild, Danièle Morali (dir.), *De l'instruction des filles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Nancy : Groupe "XVI^e et XVII^e siècles en Europe", université Nancy 2, 2006, p. 13-38. Pour le XVII^e siècle on pense naturellement à Anna Maria van Schurmann (1607-1678), qui passa sa prime enfance à Cologne puis fut éduquée à Utrecht, cf. Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi. Paris, Seuil, 1997.

118 Konrad Peutinger, *Briefwechsel*, Erich König (éd.), München, Beck, 1923, Nr. 95, 1512, p. 255 (traduit du latin).

119 Cf. aussi l'épisode révélateur des discours de remerciement aux invités raconté par J. Cuno, celui destiné aux hommes est en latin, celui aux femmes en allemand, *supra* n. 102.

être dotées à l'adolescence d'une forme de gouvernante ou de chaperon qui vaut précepteur ou faire un passage dans un des quelques couvents féminins que la société luthérienne a su garder aux fins d'éducation des jeunes filles de bonne famille, comme la très huppée abbaye d'empire de Gandersheim dans le duché de Brunswick, réservée à la noblesse¹²⁰, ou le couvent socialement plus ouvert d'Isenhagen dans le Lunebourg¹²¹. L'éducation de Margareth Schrader, et le rappel à cette occasion de celle de sa sœur aînée, en donne un parfait exemple :

« Le principal souci [de ses parents] a été de l'amener à une véritable et profonde connaissance de l'essence et de la volonté divine, d'ériger en elle un christianisme actif et plein d'amour, et qu'elle se comporte toute sa vie conformément aux liens passés dans son baptême, en conservant sa foi et sa bonne conscience. Elle a été précocement instruite en lecture, écriture, apprentissage du catéchisme et de nombreux beaux psaumes, prières et chants spirituels. Elle a été, en prenant un peu plus d'âge, aussi introduite à tous les travaux d'art, d'adresse et utiles des jeunes filles, qui rendent une demoiselle élégante et agréable. Il lui fut inculqué les premières années que la prière et le travail devaient être sa règle quotidienne. Pour atteindre ce but d'autant plus complètement, ses parents ont adressé cette fille au couvent de jeunes filles d'Isenhagen dans la principauté de Celle, où sa sœur aînée Anne Catherine avait passé sa jeunesse et s'était vouée au service de Dieu. Sous sa conduite et sa surveillance, elle fut donc éduquée et gagnée au bien, ce qu'elle a souvent loué tout au long de sa vie et en a remercié de tout cœur sa sœur. Après avoir passé deux ans dans ce cloître, elle a été rappelée à la maison et elle s'éduquait elle-même en manifestant à ses chers parents sa fidélité et son obéissance filiale, en s'occupant des travaux domestiques, de sorte qu'elle faisait la joie et la satisfaction de ses parents comme leurs autres enfants l'ont fait. Et afin qu'elle se perfectionne de plus en plus dans les travaux et savoirs féminins, ses parents ont pris chez eux la demoiselle Heinemann, actuellement prieure du cloître féminin de Marienberg [dans la banlieue d'Hemstedt], pour lui confier la surveillance et l'enseignement de cette fille. [Suit son éducation musicale déjà citée] »¹²².

120 Hans Peter Hankel, *Die reichsunmittelbaren evangelischen Damenstifte im Alten Reich und ihr Ende : eine vergleichende Untersuchung*, Francfort-sur-le-Main, Lang, 1996, sur Gandersheim p. 41-48. Hans Götting, *Das reichsunmittelbare Kanonissenstift Gandersheim*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1973, sur l'époque moderne p. 117-145.

121 Wolfgang Brandis, *Chronik des Klosters Isenhagen* : [Teil 1,] 1578-1720, Gifhorn, Kreisarchiv, 2005. Sur une autre région, cf. Lucia Koch, « "D'excellents ateliers écoles..." », les fondations protestantes. Lieu d'enseignement pour les femmes à l'époque moderne – L'exemple des comtés de Nassault entre 1450 et 1550 », dans Chantal Grell, Arnaud Ramière de Fortanier, *L'éducation des jeunes filles nobles en Europe XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, 2004, p. 43-58.

122 Andreas Fröling, *Tröstliche Abbildung..., Margarethen Schraderin...*, op. cit., p. 21r-v.

On est, comme on le voit, très loin de nos conceptions d'égalité des sexes mais avec une structure qui, tout en se déployant dans une conception totalement « genrée » de l'éducation, rappelle pour ce qui est des outils et des acteurs utilisés, quelque peu, ce qui est mis en œuvre pour leurs frères¹²³.

4. Combinaisons avec l'institution scolaire

Comme on l'a vu précédemment, même dans la noblesse, le fait d'avoir un précepteur n'est pas incompatible avec la fréquentation d'un « établissement secondaire ». Dans notre corpus de voyageurs, 11,1 % de la haute noblesse, mais 37,2 % de la noblesse seconde et 36,2 % du patriciat urbain combinent la fréquentation d'un collège ou d'une école latine avec l'emploi d'un précepteur et les font suivre d'une fréquentation de l'université¹²⁴. On a aussi noté que le système de pédagogues ou d'*hospitia* se concevait en fait en liaison étroite avec une scolarité parallèle ou à venir dans le système scolaire public. Par exemple Christian Leister, décédé à huit ans, « fréquentait l'école et avait un précepteur privé ; il était déjà bien doué en latin, connaissait la grammaire et comprenait Térence et d'autres auteurs latins, et pouvait les réciter par cœur »¹²⁵. Une compétence si précoce n'avait pu s'obtenir que par une instruction dans les bases du latin par le précepteur, sans doute dès le premier âge, puis par un accompagnement de l'élève dans les premières classes d'humanités par un enseignement domestique. Enfin, même dans les familles qui emploient de véritables précepteurs à plein temps, il est rare que cela ne débouche pas sur l'école. Les enfants du chanoine Ziegemeyer finissent par fréquenter une école : l'aîné Ludwig suivra finalement son précepteur à l'école de Haldensleben et obtiendra ensuite une place à l'école claustrale de Walkenried¹²⁶.

Par ailleurs, il existe aussi des variantes moins intensives de préceptorat domestique et d'enseignement privé, où l'on agrège à temps partiel à la maison

123 D'autres exemples : Margareta Alheid Mölin, fille d'un bourgeois de Derenburg, née en 1608, entra à 11 ans au cloître de Derenburg mais elle y décède bientôt, Roth, R3003 ; Sophia Magdalena von Estorff (1652-1665) était promise au couvent de Bassen où sa grand-mère l'avait inscrite à ses frais, mais elle décède peu après l'avoir visité avec sa mère et grand-mère, *ibid.* R8150.

124 Voir *supra* tableau 1. Il y a bien sûr dans ce sous-ensemble différentes configurations ou séquences qui ne sont pas toujours précisément discernables dans la source : le préceptorat peut précéder le collège sans l'accompagner, il peut se combiner aussi à lui comme dans l'exemple de Münchhausen.

125 Roth, R7722, mort en 1649, fils d'un bourgeois de Dresde. Il a très vraisemblablement « sauté » les premières classes de l'école latine et le programme indiqué le situe déjà au moins en *Quarta* voire en *Tertia*.

126 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 96-97.

des compétences particulières. Le père de Cuno réussit ainsi à faire donner des leçons de mathématique et de musique par le Baccalaureus, ou parfois par le cantor de l'école ; le chanoine Ziegemeyer ci-dessus évoqué, des leçons de musique par un vicaire¹²⁷. Les maîtres de l'école publique peuvent venir à la maison pour des leçons privées, mais plus couramment ce sont les élèves qui vont chez l'enseignant ou à l'école après les cours pour cet enseignement particulier.

L'hébergement ou la table gratuite jouent souvent un rôle dans ces contacts ponctuels, et cela dans les deux sens. C'est une forme indirecte ou mineure de contact et de prise en charge pédagogique, qui n'implique pas forcément de longues heures d'enseignement proprement dit mais plutôt un accompagnement en conseils, auditions, explications de leçons. On voit ainsi des familles user successivement de formules symétriques, recevant d'abord à loger comme précepteur un maître de l'école publique qui peut le soir aider les enfants, puis envoyant ces mêmes enfants, lorsqu'ils ont besoin de fréquenter une école supérieure, en pension chez un des enseignants de cette école. Par exemple, les parents de Hans Affeln, né en 1592, négociants en draps à Brunswick, pour donner à leur fils la meilleure éducation dans les humanités, hébergent comme précepteur le co-recteur de l'école Saint-Gilles et envoient ensuite le jeune Hans comme pensionnaire du recteur dans cette même école, puis dans les dernières classes du Martineum, l'école la plus élevée et réputée de la ville, enfin à l'école latine de Meissen en Saxe, toujours logé chez le recteur¹²⁸. Ce qui est ici le plus remarquable, c'est que les deux premières pensions se prennent chez des enseignants de sa ville de résidence, ce qui démontre que c'est l'encadrement pédagogique et moral de l'enfant qui prime dans ce genre de contrat et non pas la nécessité du logement¹²⁹.

Johannes Cuno témoigne encore une fois d'une pratique intermédiaire. Célibataire et n'ayant pas encore fondé un véritable foyer, il ne peut prendre de pensionnaires. Or, ayant reçu l'offre inespérée d'un poste à l'école publique

127 Cuno, *Nachricht...*, op. cit., p. 15, 24-25, 98.

128 Roth, R7746. Il devait aller à l'université suivant le vœu de ses parents, mais leur décès précoce l'obligea à abandonner ce projet et à reprendre la maison de commerce.

129 Alan Scott Ross, *Daum's boys - schools and the Republic of Letters in early modern Germany*, Manchester, Manchester University Press, 2015, étudiant le fonds laissé par le polyhistor et recteur de l'école de Zwickau Christian Daum (1612-1687), fait état aussi de pensionnaires du recteur et du rôle d'intermédiaire de celui-ci pour trouver des hébergements bourgeois, voir aussi Allen Scott Ross, « Learning by wrong-doing: aspiration and transgression among German pupils after the Thirty Years' War », *Social History*, vol. 40, n°2, 2015, p. 230-246, et en part. n. 35-36, qui cite une ordonnance reconnaissant ce fait et une discussion sur les tarifs avec un collègue de Franconie.

de sa ville natale, il se voit proposer par son employeur, qui tient à le garder, cette solution originale :

« Si je voulais rester encore un an auprès de ses enfants, il me donnerait pour cela 50 thalers [au lieu de 40] et il ne me garderait pas plus longtemps que cela mais mettrait tout son zèle possible à ce que je sois ensuite promu à un emploi honorable. Mais quand je m'excusai et ai fait tout mon possible pour obtenir quand même mon congé, il me l'a accordé de bonne grâce et m'a prié d'emmener avec moi son fils aîné Ludwig, de le placer dans une pension et de continuer à le prendre avec moi dans ma chambre d'étude et à lui enseigner en privé la géographie et l'astronomie ; pour cela il voulait bien me donner 12 thalers par an. Aussi ai-je accédé à son souhait »¹³⁰.

En conclusion, on peut donc trouver toutes les configurations possibles et imaginables pour apporter à la structure d'éducation domestique, ou à ses membres à l'extérieur, les compétences que la famille juge nécessaires et, naturellement, économiquement soutenables, en puisant dans diverses ressources humaines et institutionnelles, sans aucune exclusive sinon celle de l'efficacité.

III. Les rapports entre école publique, familles et enseignement privé

Tout ceci laisse déjà entrevoir qu'il serait trompeur de penser que le monde de l'éducation familiale et privée et celui des institutions d'enseignement public se différencient comme un dedans et un dehors, et n'ont guère de contact entre eux. Après avoir étudié comment était structurée l'instruction domestique, cette dernière partie va s'efforcer de comprendre quelle était l'attitude des institutions publiques et de leurs responsables vis-à-vis de l'enseignement privé et de la société qui en faisait usage ; et de recenser quels étaient les liens existant entre école publique et les activités d'enseignement privé.

1. Des collaborations alimentaires

Il en est un très simple qui vaut particulièrement pour les périodes les plus anciennes, les régions les moins favorisées économiquement, et les personnels enseignants les moins bien lotis dans la hiérarchie. Il s'agit de la prise en charge de la nourriture des enseignants par les familles elles-mêmes. Il ne s'agit pas, sauf exception, des contrats déjà évoqués où une famille passe un accord avec

130 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 96-97.

un maître en échange d'une prestation particulière, mais d'un mode de financement collectif et participatif de l'école publique par la « bourgeoisie ».

On en trouve des traces dans le duché de Brunswick encore au XVI^e siècle. À Helmstedt, ville d'université située dans le cœur avancé du pays, la chronique de l'école fait état d'un argent de table (*Kostgeld*) faisant partie du salaire des enseignants jusqu'en 1570, qui a pris vraisemblablement la suite d'une participation en nature des bourgeois à la nourriture des maîtres¹³¹. Les difficultés de la guerre de Trente Ans ont donné un sursis ou fait reprendre vie à cet ancien système de rémunération. Comme les caisses étaient vides et qu'on ne pouvait laisser mourir de faim les malheureux maîtres, les bourgeois les plus aisés (qui d'ailleurs étaient les meilleurs clients de l'école) prirent à leur charge la nourriture des quelques rares enseignants que les localités avaient conservés. Aux doléances des maîtres concernant la maigreur de leur salaire, les bourgmestres de Helmstedt répondaient lors de l'inspection de 1650 de manière significative « que même dans ces tristes temps, ils avaient toujours eu leur salaire et la table chez les bourgeois »¹³². En 1651, le surintendant du Dannenberg faisait pression sur les bourgmestres de sa circonscription pour qu'ils remplacent le système du tour de table par une indemnité, « maintenant que les lourdes charges de la guerre allaient désormais cesser »¹³³.

Les postes du bas de la hiérarchie sont les premiers concernés : le *quintus*¹³⁴ de Wolfenbüttel, de Schöningen et le *quartus* et l'*infimus* de Helmstedt sont les seuls maîtres, dans ces grandes écoles, à être encore entretenus de cette façon au retour de la paix¹³⁵. Dans des établissements de taille plus modeste, on trouve encore dans les années 1650 quelques exemples de cette pratique, mais elle concerne toujours les autres maîtres que le recteur. Elle semble en outre être le moyen de créer un nouveau poste à moindre frais : ainsi le co-recteur de Blankenburg et celui de Gandersheim, dont les postes datent de la fin de la guerre, ont tous deux la table gratuite¹³⁶. C'est la solution que

131 *Chronik der alten Schule in Helmstedt*. Manuscrit fin XVII^e siècle, Stadtarchiv Helmstedt, BVI, 9c, 6, p. 36.

132 RS1 1651, fol. 4v.

133 RS1 1651, fol. 27r.

134 Ces numéros ou qualificatifs latins désignent l'ordre dans la hiérarchie des postes.

135 RS1 Wolfenbüttel 1650, fol. 14r; Schöningen 1651, fol. 47v; 1654, fol. 103r-v; Helmstedt 1651, fol. 35v (le *cantor*, mais on n'en entend plus parler ensuite); 1661, fol. 256r-v (*quartus*, *quintus*).

136 RS1 Blankenburg 1653, fol. 82v; 1654, fol. 102r (mais il n'a pas d'écolage); Gandersheim 1651, fol. 41r.

choisissent aussi les bourgeois de Calvörde en 1651 pour engager un second maître à leur école¹³⁷.

La pratique s'explique aussi par le fait que ces « maîtres auxiliaires » sont souvent jeunes et célibataires, ce qui permet et justifie cette coutume. Les rapports¹³⁸ montrent bien que les maîtres perdent cet avantage (moyennant compensation) lorsqu'ils se marient, ou à l'inverse qu'on maintient cette coutume exceptionnellement pour des enseignants célibataires : à Lüchow, le « tour de table » est supprimé dès 1662 pour le recteur, mais maintenu encore deux ans pour le *cantor* parce qu'il n'est pas marié¹³⁹. Une supplique des enseignants de Dannenberg en 1611, qui avaient perdu leurs écolages et la table gratuite pour cause d'épidémie de peste, se plaignait déjà de cette suppression en arguant du fait qu'ils étaient étrangers au pays et donc sans famille pour les entretenir dans ces temps difficiles¹⁴⁰.

Mais ce n'est que conjoncturel et on n'en trouve plus trace la paix revenue dans le centre du duché. En revanche, lorsque l'inspecteur Schrader fait ses premières tournées dans la région reculée du Dannenberg dans le nord-est le long de l'Elbe, il trouve partout un système de tour de table¹⁴¹.

L'organisation du système varie en effet aussi en fonction des possibilités et des coutumes locales. Dans le Dannenberg, c'est véritablement une charge partagée par la communauté des habitants ou de la bourgeoisie, du moins ceux qui sont suffisamment établis dans la vie pour cela. Pour éviter disputes et jalousies, il est fixé dans un registre un tour de rôle, maison par maison, qui selon la taille de la localité et le nombre de bourgeois astreints à cette charge, revient plus ou moins souvent : à Wustrow et à Dannenberg en 1657, le tour complet est fait en 4 semaines; mais au même endroit en 1653, il ne mettait

137 RS1 1651, fol. 56v. Il a existé auparavant déjà un tour de table pour le maître unique, mais qui a été supprimé.

138 Ainsi cette phrase significative : « le recteur s'est marié depuis longtemps; le *cantor* est célibataire, il fait le tour de la table des bourgeois », RS2 Königslutter 1663, fol. 11r. Le co-recteur de Gandersheim habite en 1664 chez sa mère, veuve, mais a la table chez quelques bourgeois et chanoines, RS1 1664, fol. 313r. Le secrétaire municipal Viebing à Schöningen écrit en 1660 des trois collègues inférieurs : « tant qu'ils ne sont pas mariés, ils vont en ville manger à la table des bourgeois... », Karl Rose, *Heimatbuch der Salzstadt Schöningen*, t. 6: *Die Schulen und ihre Lehrer*, Schöningen, Stadt Schöningen, 1958, p. 45.

139 RS1 1662, fol. 271v; RS2 1664, fol. 16r.

140 NLA Hannover : Celle Br. 58, Nr. 260.

141 Cette région de terres morainiques pauvres constituait l'apanage du duc Auguste le Jeune, issu d'une branche cadette du Lunebourg, avant qu'il accède au trône du Brunswick, RS1 Dannenberg 1653, fol. 64v; Lüchow 1651, fol. 21v; Hitzacker 1651, fol. 29v; Wustrow 1653, fol. 69r.

que 2 semaines à revenir¹⁴². À Hitzacker, c'est le duc Auguste le Jeune lui-même qui avait fixé, en accord avec les représentants de la bourgeoisie, toutes les modalités de ce «tour de table» dès 1617¹⁴³. Tout cela sera monétarisé, c'est-à-dire remplacé par une contribution fixée à l'avance, le *Kostgeld*, dans les années 1660¹⁴⁴.

Dans le duché proprement dit, les choses semblent avoir été moins systématiques et reposer généralement sur le volontariat¹⁴⁵. C'est pourquoi le *cantor* de Seesen n'a en 1653 le couvert gratuit que 3 jours par semaine, puis plus rien en 1654¹⁴⁶. L'*infimus* de Helmstedt se plaint également de ne l'avoir que 4 jours par semaine¹⁴⁷. À Gandersheim, ville appauvrie, «quelques» chanoines et bourgeois se dévouent en 1664 pour accueillir le co-recteur à leur table¹⁴⁸. À Schöningen, le secrétaire municipal décrit en 1660 les hôtes des maîtres inférieurs comme étant «des bourgeois et des gens bienveillants»¹⁴⁹. On ne peut s'empêcher de penser que derrière cette bienveillance, il y n'ait pas aussi un souci de l'éducation de ses propres enfants. Et de fait, ce couvert gratuit est parfois conçu comme entraînant en compensation des leçons privées assurées par le maître pour les enfants de la maison. En 1664, le co-recteur de Gandersheim n'est plus nourri que par l'*Amtmann*, qui rémunère ainsi les cours privés, et il est entendu que cela cessera quand ses enfants auront atteint la classe de première et dépendront alors du recteur¹⁵⁰. Le nouveau *quintus* de Helmstedt engagé en 1661 ne reçoit aussi le couvert qu'en contrepartie de ce service¹⁵¹. Nous retrouvons ainsi abordée, par les instances de contrôle dans leurs rapports, la situation que décrivait de l'intérieur Johannes Cuno quand il racontait que son père entretenait gratuitement à sa table, en échange de certaines leçons, le *baccalaureus* de l'école municipale de Haldensleben, c'est-à-dire le dernier

142 RS1 Dannenberg 1657, fol. 169v; Wustrow 1653, fol. 69r; Dannenberg 1653, p. 64v.

143 Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 312 sq.

144 Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 831.

145 Le co-recteur de Blankenburg n'a la table que chez sept bourgeois, ce qui suppose le volontariat, RS1 1653, fol. 82v; 1654, fol. 102r. Douze bourgeois de Calvörde se sont portés volontaires pour nourrir le second maître qu'on veut engager, RS1 1651, fol. 56v.

146 RS1 1653, fol. 80v sq; 1654, fol. 101v.

147 RS1 1653, fol. 75r.

148 RS1 1664, fol. 313r. Cette ville appartient à la partie sud-ouest du duché près de la Weser, moins fertile, et plus touchée par les dégâts de la guerre.

149 Karl Rose, *Heimatbuch der Stadt Schöningen...*, op. cit., t. 6, p. 45.

150 RS1 1651, fol. 41r.

151 RS1 1661, fol. 256r.

maître¹⁵². Ce qui est aussi certain, c'est que tant que ce système a existé, il favorisait l'entrée des maîtres dans les familles, et sans doute des rapports privilégiés avec certaines d'entre elles, qui pouvaient conduire jusqu'à des prestations d'enseignement privé ou des conseils pédagogiques.

Ces difficultés à maintenir un niveau de vie suffisant, voire, dans les temps les plus difficiles, à se nourrir, expliquent l'extrême sensibilité des enseignants publics à toute forme de concurrence. Ils ne tolèrent l'enseignement privé que dans certaines limites, et plus volontiers quand c'est eux-mêmes qui le dispensent.

2. La lutte contre les écoles privées clandestines

Ce que craignent avant tout les maîtres de l'école publique, si l'on en juge à leurs réactions auprès des autorités, ça n'est, contrairement à ce que dit Hornejus, pas tant la concurrence du préceptorat domestique, que l'installation d'un maître privé qui leur prenne la clientèle ordinaire en tenant une autre école. Mais leur comportement ne diffère pas lorsqu'il s'agit d'un maître public, qui leur retire, selon eux, indûment des élèves : ainsi un maître d'écriture dans le quartier artisan de l'autre côté du château à Wolfenbüttel, bien qu'il soit ordonné par l'autorité, provoque des protestations auprès du Consistoire en 1658 de la part des enseignants de l'école latine située dans le centre-ville (Heinrichstadt)¹⁵³. Ce n'est donc pas tant le caractère privé, que la concurrence même qui est en jeu derrière les dénonciations d'écoles clandestines par les enseignants publics. Car toute une partie de leurs revenus est de type casuel et proportionnel au nombre d'élèves, à commencer par les écolages¹⁵⁴. Mais il est vrai d'un autre côté que les maîtres s'appuient volontiers sur leur statut public et municipal pour revendiquer un monopole d'enseignement de fait, et qu'ils entendent être protégés par l'autorité de toute concurrence à leurs yeux déloyale.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, les maîtres publics font donc la chasse à ce qu'ils appellent les écoles clandestines (*Winkelschulen*, mot à mot « écoles de recoins »). Le recteur, disent les règlements, doit défendre son établissement contre les agressions extérieures et en particulier contre la concurrence des *Winkelschulen*,

152 Cf. *supra* n. 76.

153 Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, *op. cit.*, p. 419-420.

154 Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, *op. cit.*, p. 837-854.

qu'il doit immédiatement dénoncer aux autorités ecclésiastiques¹⁵⁵. Il est vrai qu'une telle école privée peut ruiner la position d'une école publique, surtout dans les petites villes où le « marché » de l'éducation est assez restreint : à Holzminden, l'école publique voit en 1653 une baisse brutale de ses effectifs à cause de l'ouverture d'une *Winkelschule* par l'ancien recteur, congédié¹⁵⁶.

Il ne faut pas confondre en principe ces écoles privées avec le préceptorat domestique, mais les deux phénomènes peuvent avoir la même cause : la mauvaise gestion de l'école publique peut aussi provoquer en retour l'émergence d'une école privée ou l'engagement de précepteurs domestiques par certains bourgeois. C'est ainsi qu'en 1658, à Schöppenstedt, l'incompétence du maître public a poussé les notables de la ville et des environs à retirer leurs enfants de l'école publique, et engager, selon les dires de l'inspecteur, des précepteurs particuliers¹⁵⁷. La biographie de Margreta Magdalena Heuckenrodt (1651-1658), fille d'un *Amtmann*, nous raconte aussi comment, après avoir été mise à l'école, elle en a été retirée pour être confiée à un précepteur particulier, quand le nombre d'élèves de la classe s'est mis à augmenter exagérément¹⁵⁸. Le succès de ces écoles privées non autorisées repose sur les insuffisances de l'école institutionnelle ou l'inadéquation de celle-ci à certains publics. Il est symptomatique que l'on trouve 20 garçons seulement pour 26 filles dans la petite école privée ouverte à Lüchow par l'ancien maître de Bergen, chassé de son village par l'incendie¹⁵⁹.

Enfin, il peut arriver qu'un préceptorat domestique agrège d'autres enfants, du voisinage ou du cercle de relations. On l'a vu chez les Schrader avec le fils d'un collègue décédé. Tant qu'il s'agit d'une ou deux unités, cela reste toléré mais si jamais le précepteur, en attirant notamment les élèves chez lui, aboutit à former une véritable classe, alors les maîtres s'empressent de dénoncer le détournement d'un droit par ailleurs reconnu à l'éducation domestique.

Si ces écoles privées non autorisées, et les réactions qu'elles suscitent, existent depuis longtemps dans les grandes villes (depuis le Moyen Âge à Brunswick¹⁶⁰),

155 NLA WO 40 Slg 2314a, Règlement de l'école de Wolfenbüttel, mi XVII^e siècle, chap. I.7.

156 RS1 1653, fol. 79v ; 1655, fol. 132v.

157 RS3 1658, fol. 182v.

158 Roth, R3154.

159 RS1 1653, fol. 69r. Exceptionnellement, Schrader visite cette école privée, sans doute provisoire, qui répond certainement à un besoin d'instruction élémentaire comme le montre son effectif, supérieur à celui de l'école latine (37 garçons).

160 Une ordonnance municipale de Brunswick (1478) les tolère sous le nom de «biischolen» soit

elles ne semblent apparaître qu'au XVII^e siècle dans le réseau urbain secondaire de la région. Wolfenbüttel avec sa population en forte croissance et sa société de résidence princière semble les attirer dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Une lettre de la municipalité du 7 septembre 1660 nous apprend qu'il existe au moins deux maîtres privés : un chanteur à la cour (une « basse ») et un ancien laquais. Lors d'une séance au consistoire en octobre 1662, le recteur de l'école latine se plaint de ce que l'école clandestine d'un certain Stallmann voit ses effectifs augmenter de plus en plus et qu'elle attire en particulier les gens aisés, ce qui place sans doute plutôt cet établissement en concurrence avec le préceptorat privé. Le mouvement semble s'amplifier nettement à la fin du siècle : une enquête, suscitée par les protestations de l'école publique, dresse en 1702 une liste de 12 écoles dont les trois quarts au moins ne sont pas autorisées¹⁶¹. Les plaignants prétendent même qu'elles attirent à elles la plus grande partie de la jeunesse et que certaines d'entre elles contiennent jusqu'à une centaine d'élèves¹⁶². En 1731, un rapport du consistoire témoigne, il est vrai, du déclin complet de l'école latine qui ne comporte plus qu'une quarantaine d'élèves, et de l'invasion des écoles privées : alors qu'on n'en comptait autrefois que 2 ou 3 pour les filles et les petits enfants, on en dénombre 13 et une inspection a montré que les 5 premières d'entre elles comportent déjà un effectif global de 320 enfants, dont un certain nombre sont en âge d'être à la grande école¹⁶³.

On voit bien que ces officines privées permettent d'offrir aux petits enfants et aux filles¹⁶⁴ une structure d'accueil que n'offre pas l'école latine. Elles jouent le rôle que remplissait de façon diffuse le préceptorat privé, mais pour un public désormais bien plus large compte tenu du coût nettement inférieur. Il y en a d'ailleurs pour tous les goûts et toutes les bourses : certains de ces maîtres ont la distinction nécessaire pour accueillir une clientèle aisée, d'autres au

Nebenschulen, écoles annexes, à condition qu'elles n'aient pas plus de 10 élèves de moins de 7 ans, et n'enseignent pas le latin, cf. Friedrich Koldewey (éd.), *Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1828*, T. 1: *Schulordnungen der Stadt Braunschweig*, Berlin, Hofmann, 1886, p. XLV. L'ordonnance réformatrice de Bugenhagen les interdit en 1528, *ibid.*, p. LII - LIII, 36.

161 NLAWO 14 Alt Fb. 1, Nr. VIII,1, non paginé. Voir aussi la plainte du recteur Weichman le 16 novembre 1706, *ibid.*, qui joint en annexe une liste de 10 noms. On avait commencé à en concessionner certaines.

162 *Ibid.*, non daté. D'après les signatures et la position de la lettre dans le dossier, celle-ci doit dater de 1702-1703.

163 NLAWO 14 Alt Fb.1, Nr. XII, 13.

164 La *Nebenschulordnung* de 1679, pt. 8, associe de façon symptomatique « die Winkel und Märgen Schuelen ». NLAWO 14 Alt Fb. 1, Nr. VIII-1, vol. 1, *Nebenschulordnung Wolfenbüttel 1679*, chap. I.7.

contraire ne sont que de pauvres hères qui n'attirent les parents que par la modicité de l'écolage qu'ils demandent¹⁶⁵.

3. Intégration de la prestation privée dans l'offre d'enseignement public

Ce qu'on oublie souvent, c'est que l'école publique est elle-même prestataire d'enseignement privé, destiné à fournir un complément et un renforcement à ses propres élèves. Ces prestations sont tout sauf clandestines, bien connues des instances de contrôle comme l'inspection générale et prises en compte dans les règlements s'appliquant aux maîtres et aux élèves.

L'inspecteur Schrader fait lui-même allusion à ces pratiques sans jamais en condamner le principe. Il précise par exemple dans son rapport de 1666 que le recteur de l'école de Blankenburg, malade et alité, continue à assurer depuis son lit son enseignement public *et privé*¹⁶⁶. Il est parfois saisi de requêtes particulières d'enseignants concernant cette activité : à Seesen, il doit convoquer un parent d'élève à son auberge pour régler un différend portant sur le prix des leçons privées données par un des maîtres de l'école à son fils¹⁶⁷. Le subco-recteur de Schöningen lui demande qu'on lui laisse une pièce libre pour cette activité à l'école¹⁶⁸. Curieusement même, le co-recteur de Blankenburg prétend en 1666 à une exemption de taxes sur la bière pour son activité de brasseur, au motif que celle-ci l'empêche d'avoir des élèves privés¹⁶⁹. C'est bien que ces leçons privées sont considérées comme un complément de revenu normal et attendu. Le raisonnement est moins spécieux qu'il n'y paraît : les maîtres sont comme le clergé, exempts de taxes contrairement aux brasseurs. Comme le montre la requête du subco-recteur de Schöningen, ces leçons ne sont pas privées au sens strict car elles ont lieu normalement, et chaque fois que possible, à l'école. Il y a des exceptions ou des cas particuliers : le *cantor* demande de pouvoir prendre le bois de l'école pour chauffer sa maison car il y donne ses leçons privées¹⁷⁰. Il s'agit plus de cours supplémentaires ouverts aux élèves qui veulent bien payer, et donc pour partie collectifs, que de leçons particulières. Le prix de cet enseignement

165 Voir la liste donnée en 1706 (cf. n. 161) qui comprend entre autres un nain, un sourd (!), un soldat, mais aussi le locataire d'un employé de la Chambre du trésor «qui attire les enfants des personnes les plus distinguées».

166 RS2 1666, fol. 66r.

167 RS1 1651, fol. 41r.

168 RS1 1650, fol. 17r.

169 RS2 1666, fol. 66r.

170 RS1 1651, fol. 46v.

est de 6 Gutegroschen par trimestre à Lüchow et à Schöningen, ce qui correspond à un écolage minime et ne se comprend que pour des cours collectifs¹⁷¹. On distingue d'ailleurs à Helmstedt entre *horas privatas* et *horas privatissimas*, ces dernières constituant les véritables cours particuliers¹⁷². Il semble que la plupart des élèves « sérieux » suivaient au moins le premier type de cours. Ceci n'est pas sans rappeler le régime mixte des universités protestantes allemandes en vertu duquel une proportion significative de l'enseignement est donnée à titre privé¹⁷³. Il arrive même que des enseignants ne laissent guère de choix à leurs élèves : Schrader reproche au recteur de Gandersheim de « gâter » les *hospitia* en obligeant tous les élèves de première à suivre ses cours privés au moment même où ceux-ci devraient assurer leurs tâches de répétiteurs ou précepteurs¹⁷⁴.

Cette activité d'enseignement privé est bien connue des autorités au point qu'elles cherchent parfois à la réguler dans les règlements internes. Ceux de l'école de Wolfenbüttel abordent deux types de problèmes : d'une part celui de la concurrence entre les maîtres, d'autre part celui de la qualité de cet enseignement et de la satisfaction donnée aux parents. Notons que les rédacteurs qui sont ici les membres du consistoire princier, instance disciplinaire supérieure pour tous les ecclésiastiques et les enseignants du pays, reconnaissent clairement l'importance vitale pour une école de cette activité de cours privés et la considèrent comme structurellement attachée à la fonction d'un maître d'école publique¹⁷⁵.

« Comme l'instruction privée est aussi d'une grande importance, les précepteurs doivent s'en préoccuper avec zèle, toutefois sans porter pour autant préjudice à l'enseignement public ou le négliger. Mais personne ne doit attirer à lui les élèves de l'autre au détriment de celui-ci et les accepter dans sa leçon privée; et quand bien même il en serait prié par les parents, il devrait pourtant les persuader d'envoyer leurs enfants en cours privé chez celui sous lequel ils sont en classe à l'école, cela afin d'éviter que les uns et les autres, comme

171 RS1 Lüchow 1656, fol. 148v; Schöningen 1651; fol. 47v (pour le *quintus*, le 6^e maître touche lui 4 ou 6 pfennig par semaine). 1 thaler = 24 Gutegroschen = 288 Pfennig.

172 Wilhelm Knoch, *Geschichte des Schulwesens, besonders der lateinischen Stadtschule zu Helmstädt*, Abt. 2, Braunschweig, Meinecke, 1861, p.3, évoque cette distinction.

173 Voir Jean-Luc Le Cam, « Le poids de l'université », art. cité, p. 131-134, sur ce système et son importance pour les revenus des universitaires. Le professeur Schrader lui-même pratique, comme tous ses collègues, ainsi à raison de 2 leçons privées contre 4 publiques par semaine, Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, op. cit., p. 148-151.

174 RS1 1655, fol. 126v.

175 L'expression « sa leçon privée », suggère implicitement l'existence pour chaque enseignant de cet enseignement annexe.

étant de niveaux différents, ne soient négligés¹⁷⁶, et aussi tout simplement que cela occasionne des conflits entre les collègues eux-mêmes. Pour éviter cela, le 5^e maître ne doit garder en cours privé, à côté de ses cinquièmes, ceux de quatrième que jusqu'à ce qu'ils arrivent en troisième; le subco-recteur doit enseigner aux troisièmes et aux petits de seconde, le co-recteur aux moyens de seconde et aux inférieurs en première, le recteur aux autres élèves de la première classe et chacun doit accorder cela volontiers à l'autre»¹⁷⁷.

Les leçons privées peuvent avoir deux fonctions. Soit de répéter et d'approfondir la matière du cours public : l'inspecteur rapporte que le recteur de Schöppenstedt a quelques élèves privés avec lesquels il traite la même chose qu'en cours public; celui de Schöningen traite les *Épîtres* de Cicéron en public et de surcroît en privé¹⁷⁸. Soit aussi de le compléter en abordant des disciplines absentes ou peu développées dans le programme officiel prescrit par l'ordonnance, en particulier avec les élèves les plus avancés de la classe : histoire et géographie, arithmétique, astronomie, hébreu, logique et rhétorique¹⁷⁹. On demande cependant aux enseignants de ne pas profiter de cet espace de liberté pour se faire plaisir ou se mettre en valeur par des leçons du niveau de l'université, même si cela flatte aussi les parents :

«Aucun précepteur ne doit - bien souvent pour plaire aux parents - proposer à ses élèves privés des choses trop élevées ou difficiles, et leur lire des auteurs qui soient au-dessus de leur capacité de compréhension, mais au contraire traiter avec eux des choses telles qu'elles leur soient utiles et nécessaires, et qu'ils puissent comprendre. Ils doivent encore moins organiser leur enseignement privé en moindre contradiction que ce soit avec l'enseignement public»¹⁸⁰.

L'enseignement privé se présentant généralement comme le prolongement du cours public, il était normal qu'il fût, du moins officiellement, contenu dans les mêmes limites que celui-ci.

176 Sous-entendu : car le maître ne peut s'adresser qu'à un groupe d'élèves de niveau homogène en même temps.

177 NLAWO 40 Slg 2314a, Règlement de l'école de Wolfenbüttel, mi XVII^e siècle, chap. II.8. NLAWO 14 Alt Fb. 1, VIII-1, vol. 1, Nebenschulordnung Wolfenbüttel 1679, chap. I.6.

178 RS2 Schöppenstedt 1661, fol. 4v; RS5 Schöningen 1669, fol. 43r-v.

179 Sur les mathématiques, voir RS1 Dannenberg 1658, fol. 191rv; Dannenberg 1665, fol. 25r. À Lüchow, le recteur pratique la logique et les *Odes* d'Horace avec les plus âgés, RS2 Lüchow 1660, fol. 3r. À Wolfenbüttel, on ordonne en 1645 au recteur de garder l'hébreu pour les leçons privées, NLAWO 2 Alt 14960, fol. 1v; et en 1653 d'y traiter la géographie et la chronologie, RS1 Wolfenbüttel 1653, fol. 81v. C'est ce qu'on fait à Schöningen, RS SCHÖ 1659, fol. 4v. L'astronomie, qui est visiblement une passion de Johann Cuno, est enseignée par lui en privé à Haldensleben.

180 Règlement Wolfenbüttel, chap. II.9.

La trace de la pression qu'exercent ces enseignements privés se retrouve aussi, nous semble-t-il, dans la diminution des horaires de classes publiques du XVI^e au XVII^e siècle. Un témoignage du recteur de Helmstedt à la fin du XVII^e siècle fait état de 22 heures d'enseignement hebdomadaires en première et 24 heures dans les autres classes, quand le service à l'église ne venait pas les interrompre¹⁸¹. Le matin, la durée de la classe était dans la plupart des écoles de 3 heures, généralement de 7 à 10 h¹⁸². Cet horaire était dans certains endroits avancé d'une heure en été, comme à Blankenburg dans le Harz, sans doute pour profiter de l'allongement des jours et s'adapter partiellement aux nécessités des travaux des champs¹⁸³; mais aussi à Saint-Blaise de Brunswick¹⁸⁴. Dans ce cas, la classe commençait à 6 h¹⁸⁵ et la pause de la mi-journée durait 3 heures au lieu de 2. Car la classe reprenait dès midi, à nouveau pour 3 heures¹⁸⁶. Il y a cependant parfois ambiguïté sur le point de savoir si les 3 heures comprenaient celle de musique, traditionnellement fixée de 12 à 13 h¹⁸⁷, auquel cas les cours s'arrêteraient à 15 h, ou non, ce qui les repousserait à 16 h. En revanche, à Schöppenstedt, Holzminden, Lüchow, Saint-Blaise de Brunswick, il est clair qu'il n'y a que 3 heures de cours en tout l'après-midi¹⁸⁸.

Cela faisait donc normalement 6 heures de cours les jours complets. Mais il y a des exceptions : à Holzminden, on n'en compte que 5 car le matin, l'école s'arrête dès 9 h¹⁸⁹; même chose sans doute à Wolfenbüttel en 1679¹⁹⁰. Enfin, les mercredi et samedi après-midi étaient partout laissés libres. Au total, un élève des grandes classes de Wolfenbüttel, la résidence princière, n'avait pas plus de 16 heures réelles de cours par semaine, musique non comprise. Dans

181 Wilhem Knoch, *Schule Helmstedt* ..., *op. cit.*, 2. Abt., p. 5.

182 RS1 Dannenberg 1651, fol. 26r (été comme hiver); Schöppenstedt 1651, fol. 50r. Une durée de 3 heures est aussi certaine à Helmstedt (n. précédente) et Lüchow, RS1 Lüchow 1651, fol. 20r.

183 Schrader souligne que c'est une tradition locale qu'il faut laisser comme telle, ce qui suggère qu'elle est tout de même peu courante, RS1 1651, fol. 52v; RS3 1659, fol. 7r.

184 RS1 1651, fol. 49v.

185 Schrader commence son inspection à Wustrow en 1664 à 6 h du matin, RS2 1664, fol. 20r-v.

186 Il semble que Blankenburg ait encore fait exception en reprenant à 13 h, si l'on en juge par les horaires de l'organiste, RS2 1664, fol. 47v.

187 Il semble que cet enseignement n'ait plus été, comme au XVI^e siècle, obligatoire pour tous les élèves, au moins dans les grandes écoles où était formé un chœur symphonique, cf. Friedrich Koldewey, *Braunschweigisch Schulordnungen...*, *op. cit.*, t. 2, p. 188-189.

188 Cf. références n. 182. RS1 1661, fol. 263v.

189 *Ibid.*

190 Cf. un emploi du temps de 1679, Friedrich Koldewey, *Braunschweigisch Schulordnungen...*, *op. cit.*, t. 2, p. 198-199.

d'autres établissements de premier rang comme Helmstedt, siège de l'université, ou Schöningen, résidence des duchesses douairières, on pouvait dépasser légèrement la vingtaine d'heures.

Cela reste nettement en deçà des horaires que nous avons relevés pour le XVI^e siècle dans les trois écoles du Brunswick : on y faisait à l'époque jusqu'à 48 heures de cours par semaine¹⁹¹ ! En fait on peut déjà constater une nette tendance à la diminution des horaires au cours de ce siècle, ceux-ci variant en seconde et première de 32 à 39 h en 1535 suivant les écoles, puis de 29 à 48 h en 1546, de 27 à 29 h en 1548 et enfin de 25 à 30 h en 1600¹⁹². On peut en déduire que cette évolution a conduit à un emploi du temps laissant d'importantes plages horaires libres en fin de matinée et en seconde partie d'après-midi, ce qui permettait à la fois aux maîtres de donner leur enseignement privé mais aussi aux élèves des grandes classes de remplir leurs fonctions de pédagogues dans les maisons. Même si sa cause n'est pas établie par les sources, on imagine bien ce que cette évolution doit aux nécessités de conforter ou d'octroyer un complément de revenu par le biais de l'activité privée aux enseignants comme aux élèves en recherche de soutien financier.

4. Les *hospitia* sous la protection de l'école publique

Les mémoires de Johannes Cuno révèlent que c'est chaque fois par le biais du recteur de l'école publique que l'adolescent se voit placer dans un hébergement bourgeois. Si l'on comprend qu'à Brunswick, une relation de parenté avec son oncle recteur et les circonstances précaires consécutives à la mort du père ont pu motiver cette intervention, on se rend compte que la procédure est la même dans ses lieux ultérieurs d'études : à Magdebourg, il se présente au printemps 1646 pour obtenir un *hospitium* auprès du recteur Christian Wellmann, qui le lui procure ; puis il fait de même en septembre 1648 auprès du recteur de Gardelegen, qui l'envoie au surintendant ecclésiastique, lequel l'embauche carrément chez lui comme précepteur de ses enfants au vu de ses « témoignages » ou lettres de recommandation¹⁹³. En effet d'anciens employeurs mais surtout les recteurs des écoles latines où il se trouvait étudier précédemment fournissent des recommandations qui valent sésame. Il apparaît donc

191 Cf. Jean-Luc Le Cam, *Politique scolaire...*, *op. cit.*, tableau 15, p. 279.

192 *Ibid.*

193 Cuno, *Nachricht...*, *op. cit.*, p. 53-57. Un surintendant est un pasteur supérieur, placé à la tête d'une circonscription ecclésiastique.

que le directeur de l'école publique joue d'une certaine façon le rôle de « bureau d'adresses », comme on disait sous l'Ancien Régime, ou de pourvoyeur des hébergements, garantissant ainsi aux bourgeois une certaine sécurité dans leur recrutement d'élèves précepteurs.

En effet, loin de combattre le préceptorat privé, l'école porte à travers ses règlements une attention particulière aux *hospitia*, car de la bonne tenue des titulaires de ces emplois dépend le maintien de cette ressource essentielle pour l'école. Si ces élèves, par leurs frasques ou leurs négligences, dégoûtent les bourgeois qui les hébergent, ceux-ci seront tentés de ne plus loger de « pédagogues ». Or, ce sont les villes où les *hospitia* sont nombreux qui ont le plus de chance d'attirer les élèves étrangers et donc de faire prospérer et grandir l'école latine. En outre, ces hébergements sont une manière pour les écoliers pauvres de trouver leur subsistance pendant leurs études.

Pour ces raisons, l'inspecteur cherche à les promouvoir dans les villes où l'école manque un peu de grands élèves pour alimenter la classe de première. À Blankenburg, il s'inquiète à plusieurs reprises du manque d'*hospitia* et demande aux autorités de coopérer pour inciter les bourgeois à en ouvrir¹⁹⁴. À Gandersheim, ils manquent aussi et le comportement du recteur, qui détourne ces élèves par ses leçons privées dans les années 1650, achève de décourager les bourgeois¹⁹⁵. En 1661, il n'y en a plus un seul dans cette ville si bien que l'effectif des premières est tombé à 7 élèves¹⁹⁶. Pour relever le niveau de l'école de Lüchow, une petite ville du Dannenberg, Schrader demande dès sa première inspection en 1651 que l'on promeuve ces hébergements et demande même à son logeur s'il serait prêt à accueillir un écolier¹⁹⁷. Il est entendu puisqu'en 1657, le rapport relève que 5 bourgeois ont accueilli au pair des élèves étrangers comme répétiteurs auprès de leurs enfants¹⁹⁸. Toutefois un grave incident de discipline en 1662 dans le cadre du chœur entraîne leur renvoi et l'inspecteur

194 RS1 1654, fol. 97v (manquent); RS3 idem 1659, fol. 6r (demande de coopération aux autorités); RS2 idem 1664, fol. 47v (plusieurs étrangers présents à l'école); RS2 idem 1666, fol. 66v (il en reste 3 seulement).

195 Cf. explication *supra* n. 174, RS1 54, fol. 97v; 55, fol. 126v, 127r, 129r.

196 RS1 1661, fol. 260v; *id.* 1662, fol. 285r.

197 Il est hébergé sur le lieu de ses inspections dans des auberges ou chez des notables. La réponse est positive. Schrader veut attirer des grands élèves pour faire passer cette école du 2^e au 1^{er} ordre, RS1 1651, fol. 23r.

198 Ce qui attire un commentaire négatif du duc en marge (« Cela ne doit pas être. ») dont on ne connaît pas exactement la raison. RS1 1657, fol. 165r.

appelle désormais à la prudence les bourgeois qui voudraient reprendre des élèves âgés de ce type chez eux¹⁹⁹.

En effet, ces *hospitia* sont aussi souvent liés à l'existence d'un chœur de spécialistes (« *Cantorey* »), qui par nécessité attire des élèves plus âgés, déjà expérimentés en musique et en chant « figuré ». Ces chœurs parfois dits « symphoniques », s'ils sont appuyés par des instrumentistes, sont appréciés de la bourgeoisie et des autorités ecclésiastiques et municipales pour le lustre, plus remarquable que celui des chorales scolaires ordinaires, qu'ils confèrent à l'ornementation de la liturgie lors des fêtes religieuses mais aussi des célébrations des rites de passage de ces familles aisées (baptême, mariage, enterrement)²⁰⁰. On n'envisage de créer une *Kantorei* à Königslutter, ville plutôt médiocre, que parce que quelques bourgeois sont prêts à accueillir ces chanteurs étrangers à la région en leur fournissant des hébergements de précepteurs²⁰¹.

C'est pourquoi l'utilité de cette institution, qui attire les élèves de première, ainsi que les risques en matière de discipline qu'elle génère, justifient une surveillance particulière que les règlements confient au recteur :

« Le recteur doit en particulier porter sérieusement attention aux écoliers qui ont des hébergements libéraux, et se renseigner et demander souvent comment ils se comportent dans leurs *hospitia* auprès de leurs élèves, afin qu'ils ne gâtent pas les hébergements par leur paresse et leur négligence, leurs nombreuses sorties, beuveries, jeux et autres mauvais comportements, de telle sorte que ces mêmes [*hospitia*] déclinent et que de pauvres élèves appliqués ne puissent plus être hébergés de cette façon »²⁰².

Les recommandations de mener une vie réglée conforme à l'état scolastique sont donc rappelées ici avec encore plus d'insistance compte tenu de leur responsabilité :

« Ils doivent tous, et en particulier ceux qui jouissent d'hébergements libéraux [...], se comporter de façon honorable, fidèle, sérieuse, sobre et modeste, ne

199 RS2 1663, fol. 14v. Cf. J.-L. Le Cam, *Politique scolaire*, op. cit., p. 787, n. 296.

200 Jean-Luc Le Cam, « Les chorales liturgiques scolaires en Allemagne luthérienne entre tradition et Réforme (XVI^e-XVIII^e siècle) » dans Bernard Dompnier (dir.), *Maîtrises et chapelles aux XVII^e et XVIII^e siècles, Des institutions musicales au service de Dieu*, Clermond-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2003, p. 569-595. Notons que ces places de choristes ont la même fonction d'assistance sociale que les places de « pédagogues », car elles génèrent des revenus. Son oncle propose à J. Cuno pour l'aider financièrement de le prendre dans le chœur symphonique de l'école, Cuno, *Nachricht....*, op. cit., p. 48.

201 En 1663, les trois plus grands élèves ont des *hospitia liberalia*. RS2 Königslutter 1661, fol. 2r; 1663, fol. 11r.

202 Règlement Wolfenbüttel, chap. I.6. Nebenschulordnung Wolfenbüttel 1679, chap. I.7.

porter aucun vêtement inconvenant, encore moins des dagues dans les rues, de jour et de nuit, et causer ainsi toute sorte de scandale ; de même ils ne doivent pas dépenser l'argent qu'ils gagnent dans des rubans multicolores ; ils doivent bien s'occuper de leurs élèves, les conduire et les chercher chaque fois à l'église et à l'école, les instruire avec zèle à la maison, cesser de sortir beaucoup, de jouer au *Junker*, de se livrer à la boisson et au jeu, et ne pas ainsi gâter les *hospitia* [...]»²⁰³.

La fonction de ces pédagogues ne se limite pas en effet à la répétition des leçons. Leur travail commence à la maison au lever des enfants, selon ce règlement :

« Les pédagogues réveillent leurs élèves à temps et font avec eux les exercices de piété matin et soir comme l'exige la foi ; ils les dirigent avec une douce sévérité et punissent les espiègles avec humanité [...] Quand ils ont dû sortir de leur hébergement pour leurs affaires ou leur distraction, ils rentrent à temps et ne négligent pas l'instruction ; et ils ne retardent pas les repas ou le sommeil de leurs hôtes. Ils consacrent le temps laissé libre par les travaux publics et les vacances à l'étude privée et aux répétitions domestiques [...]»²⁰⁴.

Enfin il leur est interdit de changer d'hébergement sans l'accord du recteur, ou de prendre dans leur enseignement d'autres enfants que ceux de leurs hôtes²⁰⁵. Ceci suggère en fait la capacité de ce système d'enseignement domestique à évoluer parfois vers une petite école privée groupant plusieurs familles, mais aussi la crainte toujours présente des *Winkelschulen*.

Conclusion : une imbrication des systèmes d'enseignement... en voie de recomposition

Une mutuelle dépendance et collaboration

Il ressort d'abord de cette enquête que les systèmes d'enseignement public et privé sont rarement exclusifs l'un de l'autre. Sauf pour quelques rares privilégiés qui ont des ressources et un statut qui les conduisent à éviter totalement l'institution scolaire, on observe, chez les élèves éduqués aux humanités, des combinaisons variables qui reviennent souvent à un appui privé de l'effort public. Et cela vaut aussi, comme on l'a montré, à un degré moindre et avec

203 *Ibid.* chap. II.2.

204 NLA WO 40 Slg 2314a, Lois scolaires (latines pour les élèves) Wolfenbüttel, chap. II c 2-3. Lois scolaires Schöningen, Friedrich Koldewey (éd.), *Braunschweigische Schulordnungen...*, op. cit., t. 2, p. 121-124, chap. IV.2.3.

205 Lois scolaires Schöningen, chap. IV.8 ; Lois scolaires Wolfenbüttel, chap. II c.6.

des aménagements propres, chez les nobles. La grande majorité des familles compose une combinaison entre enseignement public à l'école, leçons privées des maîtres publics, et soutien d'un pédagogue logé à la maison. Seuls les plus fortunés et plus exigeants socialement vont jusqu'à engager un véritable précepteur à plein temps. Mais cela n'empêche pas qu'à un moment donné de leur scolarité, généralement plus avancée dans le cursus, ils sautent le pas de l'enseignement public.

L'imbrication des deux systèmes d'enseignement a des avantages pour tous. D'abord pour les familles qui trouvent d'une part dans la ressource bon marché des écoliers, et d'autre part dans les compléments appréciés des leçons privées des maîtres, des outils qui leur permettent de construire à leur guise et dans la mesure de leurs moyens le programme éducatif adapté à leurs besoins. Pédagogiquement, c'est aussi pertinent : les élèves des grandes classes qui ont l'expertise du milieu et du métier scolaire, peuvent soutenir plus facilement les enfants de la maison. Ils partagent même assez souvent la fréquentation du même établissement.

Du côté de l'école, le travail pédagogique des enseignants est plus efficace car relayé et poursuivi à la maison. Les maîtres profitent du complément de ressources des leçons privées. Quant aux élèves, beaucoup d'entre eux ont besoin d'*hospitia* pour soutenir leurs études. Et même sans cela, si l'on est étranger à la ville, on doit prendre pension chez l'habitant ce qui est assez coûteux. La solution qui s'impose naturellement est de fournir une prestation de préceptorat en échange du logement et de la table gratuite.

Enfin l'institution scolaire, en tant qu'établissement soumis à des problèmes d'attractivité, et d'équilibre interne de ces classes, a tout intérêt au maintien ou au développement d'*hospitia*, qui sont seuls susceptibles de permettre l'installation en ville d'un nombre suffisant d'élèves âgés pour fournir les classes terminales de *prima*. C'est la même problématique qui la pousse à entretenir un chœur symphonique, dont l'existence est elle-même liée aux hébergements gratuits chez les bourgeois. Par conséquent une école de bon niveau ne peut se maintenir sans le soutien de cette activité privée d'hébergement combinée au préceptorat et à la répétition des leçons.

Quant au préceptorat à plein temps, il est évidemment moins étroitement lié au fonctionnement d'une école particulière, mais il participe à plus long terme à la construction du système d'enseignement public : si une majorité d'enseignants étudiés dans notre corpus ont été eux-mêmes précepteurs privés

au début leur carrière, on peut donc considérer cette étape comme faisant partie structurellement du système de formation des maîtres et de la carrière enseignante. Il est de coutume de dire que cette période méconnaît la formation spécifique des enseignants. C'est vrai sur le plan institutionnel, mais sur le plan des pratiques sociales, la construction de l'expérience professionnelle par cette forme de stage était déjà bien entamée. Certaines formes plus modernes de formation des enseignants n'en ont pas l'efficacité : quand il a été nommé en 1657 à l'âge de 27 ans co-recteur de l'école publique de Haldensleben, Johannes Cuno avait déjà derrière lui 14 ans d'expérience d'enseignement dans le préceptorat privé.

Un système en lente mutation

Si les éléments décrits constituent bien par leur agencement une « structure », présente tout au long de l'époque moderne, on ne saurait méconnaître une évolution de ses termes. On a relevé que l'allègement de l'emploi du temps dégageant de larges plages horaires pour ces activités d'enseignement privé ne s'est fait que progressivement au XVI^e siècle pour aboutir à la situation décrite, qui fonctionne au XVII^e siècle dans une sorte d'équilibre nourri par des services mutuels. Les statistiques faites à partir de nos corpus de biographies de sermons funèbres, même prises avec le maximum de précaution, indiquent clairement que la période de la guerre de Trente Ans a été le moment de la plus grande diffusion du préceptorat domestique, et cela vaut aussi pour les variations des lieux d'apprentissages²⁰⁶. Autrement dit, la diatribe contre l'enseignement domestique de Konrad Hornejus était fondée sur une réalité mesurable lors de sa première formulation en 1637. Face aux dangers extérieurs mais aussi à la dégradation du système d'enseignement public, profitant de la misère et de la fuite de nombreux enseignants ou élèves, l'économie domestique, la maison-née, à condition de ne pas être elle-même ruinée par les malheurs du temps, construisait à l'époque une alternative pour l'instruction de ses membres, mais elle épaulait aussi au même moment par des secours alimentaires et « l'achat »

206 Cf. *supra* n. 69. La guerre est la période où on constate à la fois le relèvement du taux d'apprentissage dans la maison familiale ou au contraire plus loin dans l'empire, qui traduit en fait une fuite vers des régions à l'abri de la guerre. Des mouvements semblables s'observent dans les matricules universitaires, cf. Matthias Asche, « Der Dreißigjährige Krieg und die Universitäten im Heiligen Römischen Reich. Ein Fazit und viele offene Fragen » dans Thomas Kossert (dir.), *Universitäten im Dreißigjährigen Krieg*, cahier thématique de la revue *Militär und Gesellschaft in der Frühen Neuzeit* 15, Heft 1, Universitätsverlag Potsdam, 2001. En ligne : <urn:nbn:de:kobv:517-opus—53892>, p. 147-182, en part. les tableaux p. 180-182.

de services l'institution scolaire affaiblie. La paix revenue, les habitudes prises ne disparurent pas de sitôt, même si l'on voit effectivement un tassement des statistiques de l'enseignement domestique privé dans nos corpus. Le second XVII^e siècle, particulièrement bien documenté par nos sources, correspond sans doute à la période d'équilibre et de relative harmonie de la collaboration des deux systèmes.

Cette structure connaît une série de remises en cause à partir du XVIII^e siècle et change parfois alors de modalités. D'une part, le repli sur la sphère privée, le développement du besoin d'intimité met fin alors à certains types de cohabitation entre la sphère professionnelle et la sphère familiale : par exemple, les professeurs d'université répugnent désormais à accueillir à leur table des étudiants pensionnaires, ils se contentent lorsqu'ils en ont encore les moyens, de leur fournir des chambres louées²⁰⁷. De même les maîtres d'école avaient aussi été priés de prendre leur repas chez eux en échange d'une subvention en argent dans les endroits où subsistaient encore ces pratiques dans la seconde moitié du XVII^e siècle. D'autre part, le niveau et la variété des disciplines enseignées à l'école tendent à augmenter, ce qui rend moins pertinent et facile la maîtrise par un même précepteur de toutes ces disciplines, surtout si l'on veut aller au-delà du simple soutien scolaire aux élèves des petites classes. Au niveau supérieur, le système d'enseignement public, stimulé par les réformateurs éclairés, devenait au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle un passage obligé pour les élites. Un théologien contemporain constatait : «les temps sont aussi passés, où paysans fortunés, meuniers, gros fermiers entretenaient presque tous un précepteur domestique, puisque de nos jours mêmes les propriétaires fonciers, qu'ils soient nobles ou bourgeois, confient leurs fils à une école publique»²⁰⁸. Parallèlement et avant cela, s'étaient multipliées en ville, surtout au niveau élémentaire, des écoles privées, faussement dites clandestines, adaptées à toutes sortes de publics, des plus modestes aux plus huppés, en passant par ceux qui souhaitaient un enseignement utilitariste plus adapté à leurs préoccupations professionnelles²⁰⁹. Tout se passe comme

207 Jean-Luc Le Cam, «Le poids de l'université ...», art. cit., p. 154-155.

208 Claus Harms, *Pastoral-Theologie*, Buch 3: *Der Pastor: wie ihn die Pastoral-Theologie seyn und thun lehret; hinsichtlich der besondern Seelsorge, des Schulwesens des Armenwesens und der mehrern persönlichen Verhältnisse*, Stuttgart, Hausmann, 1834, p. 174.

209 C'est le résultat principal de la thèse de Thomas Töpfer que de révéler l'importance, pour l'enseignement élémentaire urbain, de ce tissu d'écoles, *Die «Freyheit» der Kinder. Territoriale Politik, Schule*

si de plus en plus de familles cherchaient désormais dans ce marché libre de l'instruction privée ce qu'elles ne trouvent ni dans l'école publique, ni dans le préceptorat à l'ancienne : c'est-à-dire un compromis entre le prix raisonnable d'une structure collective et le sur-mesure d'un préceptorat privé. Entre des institutions publiques incapables de répondre à leurs besoins différenciés et une formule trop coûteuse et incertaine car reposant seulement sur un jeune enseignant en devenir ou par défaut, celles-ci préféreraient confier leurs enfants à un pédagogue expérimenté, ou du moins, que son habile réclame et parfois aussi sa bonne réputation présentaient comme tel.

Jean- Luc Le Cam

Université de Bretagne Occidentale-CFV EA1161

Jean-Luc.LeCam@univ-brest.fr